

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 747.—SAMEDI, 27 AOUT 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



DANS LES FLEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 27 AOUT 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par R. le Fort.—Ce que c'est qu'aimer, par Paul Ivry.—Poésie : Proverbe, par H. Desjardins.—Mon journal, par Paul Herda de Croix.—Poésie : Ninette, par Patriote Fleuriste.—Épisode de 1837-38, par Varennes.—Notes de voyage, par G.-A. Dumont.—Poésie : Les prunes, par Alphonse Daudet.—Chronique parisienne, par Rodolphe Brunet.—Nos gravures, par Firmin Picard.—Le cœur du comte de Frontenac, par J.-E. R...—Politique, par Truel.—Un Père Capucin.—Histoire d'un prêtre et d'un insecte, par X...—Raillerie.—Au Congo : Le vin de Palme.—Nécrologie.—Primes du mois de juillet.—Amusements.—L'art culinaire.—Gravure-devinette.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Jeu de Dames.—Feuilleton.

GRAVURES.—DANS les fleurs.—Portrait de Mlle Victoria Cartier.—La fenaison au Couvent.—A travers le pays de Jacques Cartier : Saint-Malo : Portrait de Jacques Cartier ; La grand'rue ; Le port ; Les remparts et la porte de Bon-Secours ; Le pont roulant ; Vues extérieure et intérieure du manoir de Jacques Cartier, à Limoilou, près St-Malo.—A travers New-York : Broadway Street ; La statue de la Liberté ; Le pont de Brooklyn.—Devinette.—Gravure du feuilleton

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Nos lecteurs se rappellent sans aucun doute la jolie gravure publiée dans notre numéro du 13 de ce mois, page 229. Le quatrain gracieux de notre poète canadien, M. Albert Ferland, nous fait bien goûter la gravure ; mais l'auteur du dessin ne mérite-t-il pas qu'on le cite ?

C'est un petit chef-d'œuvre, ce merveilleux paysage ; et, qui mieux est, c'est un chef-d'œuvre canadien, purement canadien.

M. Geo. Delfosse n'est plus un inconnu aujourd'hui ; connaissant son extrême modestie qui l'empêche de se faire valoir, nous dirons que, s'il fuit la louange, ses œuvres le trahissent — puisqu'elles la lui attirent malgré lui.

J'ai revécu mon temps vécu à Sainte-Rose il y a des années, quand j'étais

Parmi les bois dormants auprès des flots tranquilles ;

ou quand, assis sur les racines nues d'un beau meri-

sier, j'écoutais la feuille frémit avec de petits sanglots argentins, sous la caresse d'amour des zéphirs enchevêtrés dans la ramure touffue

Des bois silencieux, moussus et parfumés...

Des bouffées de parfums sylvestres me grisaient alors ; dans cette calme beauté de la nature, croyant devenir un peu meilleur à ce contact de tout ce qui n'est pas humain, je remerciais Dieu d'avoir fait la nature si belle, et si bon le cœur du vénérable aumônier de la Réforme, le savant, mais par-dessus tout le doux et charitable M. l'abbé A. Thérien !

Qui m'a rendu ce souvenir à l'évocation seule duquel je crois encore me retrouver un peu moins mauvais que je ne le suis ? Qui m'a rappelé la reconnaissance que je dois à notre Dom Bosco de Montréal ? C'est le calme, la reposante, la poétique gravure de notre artiste canadien, M. Geo. Delfosse.

Où, je parle d'être, ou plutôt de me croire (naïf orgueil ou singulière prétention !) un peu moins mauvais... hélas !

Chassez le naturel, il revient au galop.

à dit La Fontaine ; et jamais, je ne comprends mieux notre fabuliste, que quand

Je vas me considérant

même à plus de vingt pas de moi !

Vous allez voir, comme ma contrition est imparfaite. Si elle n'avait que ce défaut, ce ne serait que dérisoire ; mais c'est qu'elle est de courte durée — voilà qui est décourageant !

— A quoi lui a servi, direz-vous, aimables lectrices, d'avoir eu si longtemps sous les yeux les exemples de charité du saint prêtre dont il nous a fait aimer les vertus ?

Trois fois hélas, cela ne m'a servi de rien... ou du moins, je ne le montre pas, si j'en ai profité ! Quel amas de contradictions, que le cœur humain !

Enfin, je mugirais trois semaines durant, me frappant la poitrine avec toutes les marques du plus profond repentir, vous croyez que cela me changerait ?... Aussi, connaissant l'apôtre, ainsi que disait en guise de prière un vieux sergent, je ne me frapperai pas la poitrine, je ne mugirai pas durant trois semaines, parce que je déteste l'hypocrisie, et que c'en serait de toute pure. Je retombe donc, sans plus... balancer (si vous me voyiez, vous reconnaîtrez qu'il me serait bien difficile de balancer, dans la position où je suis... au propre et au figuré) sur mes quatre pattes... Savez-vous que cela me fait rire, parfois de voir comment ma plume rafistole la finale de mes parenthèses et les mots qui suivent ? Si c'est une plume de... dinde, elle n'est toujours pas aussi bête (voir le vieux cliché).

Tout cela vous fait supposer que j'ai envie encore de donner un coup de dent quelque part... ou plutôt, ailleurs ; que voulez-vous ? quand nous donnions nos fêtes pour les écoles Catholiques, à l'université catholique ou dans nos paroisses, nous avions, parmi nos attractions, les animaux féroces que montrait un naturellement Professeur, M. le docteur X., célèbre colonel (sans régiment). Et dans son boniment, il nous débâtait des ineffabilités comme celle-ci :

« Ceci, mesdames et messieurs, c'est le grand lion du Sahara, le roi des bêtes... et des gens. Ce superbe animal (c'était une vieille peau de lion tout usée, cousue sur le dos d'un malheureux étudiant...) pousse des rugissements à fendre l'âme. Doué d'une force prodigieuse, il a battu les tigres et les léopards, les jaguars et les éléphants ; n'ayant plus aucun animal raisonnable à battre, de sa puissante queue il s'est battu les flancs... N'approchez pas, mes enfants, il faut qu'il morde n'importe quoi : craignez ses coups de dent ! »

Il m'en est resté quelque chose, voyez-vous !... Non du coup de dent, mais du boniment. Bon ! vais-je faire des vers sans le savoir, comme le pauvre M. Jourdain faisait de la prose ?...

Toujours est-il qu'il y a de rudes voleurs, sur notre planète !

Planète, corps céleste... dit le dictionnaire. Je vous en fiche, de pareils corps célestes ! Mais je vous le demande : que serait-ce, si c'étaient des corps diaboliques ? Tous voleurs, alors ? — Quelle riante perspective !

Nous serions propres !

Enfin, pour en revenir à nos moutons... pardon, à nos vos leurs (ce que c'est, d'avoir entendu parler de la grammaire !), je vous avouerai qu'il y a des gens qui confondent superlativement bien les différentes personnes auxquelles se rapportent les adjectifs possessifs, et qui rapportent les deux derniers au premier tout seul, méritant par là-même qu'on les traite des deux derniers tout seuls !

Du vol, je fais trois catégories : la première, c'est le vol de l'outil de l'ouvrier, ou du bien du pauvre. Que de gens, dans la catégorie de ces voleurs ! Depuis l'industriel ou le chef de maison, retenant le salaire de l'ouvrier, jusqu'à ces êtres iglobles, dépouillant le pauvre pour des retards de loyer, ou autre chose de ce genre, y compris l'usure, la plus sale des inventions du diable : elle ne sert pas seulement à faire mourir lentement le malheureux père de famille et toute sa famille ; mais encore elle sert à rouler dans la fange et la boue, l'âme des jeunes gens l'employant pour se procurer des jouissances infâmes.

Dans la seconde catégorie, je place le vol littéraire.

Comme gravité de faute au point de vue de la conscience, ce vol est plus grave que celui de l'outil de l'ouvrier, du bien du pauvre. Que de journaux, aux États-Unis et au Canada, pillent par exemple notre MONDE ILLUSTRÉ, omettant de dire d'où vient leur citation, et, ce qui rend le vol plus odieux, supprimant même le nom de l'auteur !

Je ne vous citerai, comme morceaux volés au MONDE ILLUSTRÉ et à leurs auteurs, que *Nos fleurs canadiennes*, *Le cabaret*, *La rançon des baisers*. Je pourrais citer longtemps !

Quand donc l'auteur sera-t-il traité seulement comme l'est l'ouvrier ? Car celui-ci est un peu, très peu je le veux bien, protégé ; mais l'auteur ? Ça vaut-il la peine qu'on s'en occupe ?

Figurez-vous que j'avais eu la balourdise de croire un ami me disant un jour :

— Tu sais la bonne nouvelle ? Nous allons enfin respirer, nous allons nous voir protégés : des ministres fédéraux, des ministres provinciaux, les premiers ministres mêmes sont des littérateurs, des hommes de lettres. Ils s'occuperont de nous, on me l'a affirmé de bonne source.

La bonne source doit être archi-tarie depuis longtemps ! Mais moi, je me demande comment j'ai pu être assez sot, assez naïf, assez idiot pour croire, même un instant, à ce que me disait mon ami ?...

O profondeur de la bêtise humaine !

Il y en avait bien d'autres, que l'on m'avait représentés comme des hommes d'esprit parce qu'ils ont réussi ; comme si l'on pouvait tenir lieu d'esprit ! Les parvenus regardent les pauvres écrivains comme de purs imbéciles ; mais s'ils savaient comme, avec raison du moins, le compliment leur est retourné au centuple !

Enfin, la troisième espèce de vol, pour moi, est la calomnie. Pas besoin d'expliquer cela. C'est aussi canaille que les deux autres et toujours plus grave.

Vous allez me dire que j'ai omis le vol du riche par celui qui n'a rien ; j'aime mieux ne rien en dire. Il suffit de s'en tenir pour celui-là à son petit catéchisme.

Vous direz aussi que je n'ai pas parlé du vol de ces gens sans foi ni loi, qui, voyant mourir de faim leurs enfants, et ne trouvant aucun travail, aucune aide nulle part, se laissent aller, les misérables, les vauriens, jusqu'à voler un pain ou des aliments ?

Oh ! soyez certains que ce n'est pas la colère, l'indignation qui me manquent ! mais, voyez-vous, si j'avais cent mains, cent fois le tirage du *Petit Journal* de Paris et cent fois la puissance du journalisme de France à mon service, je crierais :

Emprisonnez le volé ou l'accusateur !

Une société où le pauvre meurt de faim, est une société qui doit être châtiée.

Dans notre numéro du 18 juin dernier (on le voit,

c'est bien vieux !) nous avons parlé du tir à la cible de la Côte Saint-Luc. Comme toujours, on a fait autour de cette affaire et, naturellement, de notre article, la conspiration du silence. Que voulez-vous ? Nous n'appartenons, ni au genre vendu, ni à la juiverie : nous méprisons trop celle-ci et celui-là, et gardons notre franc-parler.

Un seul mot au sujet de ce tir à la cible : c'est une abomination, un déni de justice et un abus d'autorité. Ceux qui connaissent le droit, n'ont qu'à me contredire s'ils l'osent.

Je vous avouerai franchement que je croyais indépendamment les ministères de ce que, par dérision, certains esprits frondeurs appellent la *Puissance* du Canada. Je trouve fort mal, de la part de ces écrivains, de se moquer ainsi de leur pays que les ministres eux-mêmes, dans une récente affaire d'expulsion, ont dit hautement n'être qu'une colonie vassale.

On eût cependant mieux fait de nous le dire plus tôt, puisqu'on était tous censés l'ignorer au Canada.

Le moyen de faire cesser la boucherie de la Côte Saint-Luc, c'est donc de s'adresser au ministre de la guerre en Angleterre, ou encore, en vertu du droit à tous ses degrés et sous toutes ses formes : droit romain, droit civil, droit des gens etc., de se protéger soi-même.

Il n'y a, en cette question, aucune idée de *socialisme*, ainsi que semblait le croire un des nos estimables confrères : le *Socialisme*, dit Proudhon, *c'est la Philosophie de la misère*. Or, ce n'est point cette philosophie qu'un autre confrère avait prônée.

Réclamer le droit du pauvre, du faible, de l'opprimé, n'est et n'a jamais été du socialisme, encore que la revendication soit faite en terme très vifs : on doit, avant tout, avoir égard aux circonstances, à la disposition des esprits, au fait par lui-même et dans ses effets.

Schaeffle, un des docteurs du socialisme, nous donne la vraie note, en cette définition : "Le socialisme, c'est a substitution du capital collectif au capital privé, c'est-à-dire un mode de production fondé sur la possession collective de tous les moyens de production, par tous les membres de la société."

Aussi, dans son Encyclopédie magistrale du 15 mai 1891, sur la Condition des ouvriers, le Saint-Père Léon XIII a-t-il nettement établi la théorie de l'Église, reconnue par le droit et par la raison : "Qu'il reste donc bien établi que le premier fondement à poser par tous ceux qui veulent sincèrement le bien du peuple, *c'est l'Inviolabilité de la propriété privée*."

Le principe, à notre avis, n'a pas été du tout lésé par notre confrère accusé de socialisme : en ce qui concerne l'affaire de la Côte Saint-Luc.

Qu'on remarque bien que nous ne prenons pas parti pour ou contre l'un de nos deux estimables confrères ; nous discourons simplement sur une doctrine, essayant de rétablir les choses au point. Nos relations sont trop amicales de part et d'autre ; et, avant tout, la bonne foi de nos confrères est trop certaine, pour que nous voulions même essayer de... nous mettre entre l'enclume et le marteau : situation par trop malsaine et bien incommode, paraît-il !

J'ai eu le plaisir, le bonheur devrais-je dire, de lire un livre superbe. La première partie est une réédition, c'est vrai ; mais elle n'en garde pas moins un savaeur, une grâce, une fraîcheur qui vous charme. Quant à la seconde partie, c'est tout simplement ravissant : récits de voyages, contes canadiens écrits d'une plume magique, renseignements intéressants nombre de familles canadiennes-françaises. Tout cela forme un livre superbe, ai-je dit, et je le répète. Il est vrai que l'auteur de ce beau livre, de ce bon livre, est connu du meilleur monde littéraire : c'est M. Gustave-Adolphe Drolet, commandeur de l'ordre militaire de Saint-Grégoire-le-Grand, et son livre, c'est : *Zouaviana*.

Mais, taisons-nous : notre directeur doit écrire là-dessus, et je ne veux pas lui couper l'herbe sous le pied.

Je me contenterai de dire qu'il est fort paresseux :

depuis plusieurs mois, il doit rendre compte du joli livre *Labrador et Anticosti*, par le vénéré supérieur du séminaire de Chicoutimi, M. l'abbé Victor-A. Huard. Cet auteur doit être la patience personnifiée, et avoir une fameuse dose de charité, pour ne pas mettre notre confrère en demeure de parler d'un livre qu'on devrait voir sur toutes les tables, au Canada-français, avec *Zouaviana*.

Rodolphe Le Fort

CE QUE C'EST QU'AIMER !

Qui ne s'est souvent demandé ce que signifiait ce seul mot "aimer" ?...

Qui ne désire aussi être aimé ?...

Et, que serait la vie sans ce mot : amour, à la fois consolant pour la plupart des hommes, et douloureux, parce qu'ils ne sont pas aimés, pour quelques-uns d'entre eux ?

Aimer, c'est avoir une tendance marquée pour une personne, tendance qui nous la rend agréable, je dirai plus, nécessaire.

Aimer, c'est voir dans une personne une certaine perfection que d'autres n'ont pas.

Aimer, c'est attendre l'avenir, c'est se nourrir d'illusions, d'espérances, c'est vivre de l'amour, des rêves, voire même de la vie d'autrui.

Aimer, c'est voir dans un être le bonheur rêvé, c'est vouloir lire sa pensée et connaître ses penchants, ses aspirations ; aimer en un mot, c'est avoir en nous le sentiment d'une autre vie aussi chère que la nôtre propre.

En effet, quand une personne est aimée, — surtout si elle a des qualités tant intérieures qu'extérieures vraiment incontestables. — nous nous mirons en elle.

Nous voudrions être constamment à ses côtés ; notre visage à son aspect s'épanouit sous l'action de son tendre regard où nous cherchons toujours à lire sa pensée.

Nous suivons ses mouvements ; ses paroles résonnent à notre oreille comme une musique délicieuse, et sa voix trouve facilement le chemin de notre cœur.

Si par ses qualités et ses talents, elle est bien vue du public, nous éprouvons dans notre cœur un certain orgueil parce qu'elle nous fait honneur, et en même temps une jalousie justifiable de peur de nous la voir ravie.

La personne qu'on aime est-elle accablée sous le poids de la douleur ? nous souffrons pour ainsi dire en nous-mêmes ce qu'elle ressent, et nous cherchons à adoucir par nos tendresses et nos bonnes paroles le mal qui la consume.

Si par malheur, l'envie et la basse jalousie mettent tout en œuvre pour la faire s'éloigner de nous, parce que ces envieux et ces jaloux voient leur orgueil froissé, nous protestons de toutes nos forces contre cette conduite indigne et lâche de personnes qui souvent, se disent nos amis, et voudraient en elles-mêmes nous causer les plus grands torts.

Personne ne peut dire qu'il n'aime pas ; car les paroles de Shakespeare seront toujours vraies : "L'amour habite dans les plus belles âmes, comme le ver dévorant s'attache au bouton de la plus belle rose."

Tous, tant que nous sommes, nous avons dans le cœur le germe fécond de l'amour que la trahison seule peut parfois détruire.

Et il est à regretter que trop de gens abusent de ce mot aimer, pour dire qu'ils trouvent quelqu'un de leur goût.

Paul Jory

PROVERBE

*Un amour vient après un autre :
Le cœur est fait étrangement !
Celui qu'on appelait le nôtre,
Celui que liait un serment,
Celui qui nous a pris des larmes,
Celui qu'on gardait à jamais,
Celui qui nous fit tout d'alarmes
Est mourant désormais.*

*Un amour vient après un autre :
Le cœur est fait étrangement !
Pour vous le mien n'est plus le vôtre :
Tous deux ont brisé leur serment.
Vous allez rire de mes larmes ;
Vous direz même que jamais
Je ne vous ai causé d'alarmes
Et que je vous aimais...*

*Un amour vient après un autre :
Mon cœur est fait étrangement.
Je pleurerai souvent le vôtre
Au souvenir de mon serment ;
Mais vous ignorez les charmes
Que je goûterai désormais
Dans l'amour nouvel où mes larmes
Vont sourire à jamais.*

Henry de Guerville

MON JOURNAL

A mon frère et ami Joseph.

Lorsque le voyageur est près d'arriver au terme d'un long et périlleux voyage, il aime à se retourner pour mesurer du regard les distances franchies : il veut revoir les mers qu'il a traversées, les montagnes qu'il a graviées, les abîmes qu'il a côtoyés et se rappeler ainsi tous les dangers qu'il a courus. Alors, s'asseyant sur le bord du chemin, il se laisse bercer par le rythme entraînant des souvenirs ; il pèse ses douleurs, une à une il compte ses joies, et, quand il a noyé l'amertume des unes dans la suavité des autres, il se relève, moins las pour continuer sa route.

Sur le chemin de la vie, l'homme quelquefois sent le besoin de dresser sa tente et de se reposer un peu ; dans les sentiers mystérieux de l'avenir vers lesquels j'avance d'un pas ferme mais un bandeau sur les yeux, un jour, sans doute, j'éprouverai ce désir de regarder en arrière : alors, je serai le voyageur au repos, toi, mon confident, mon ami, tu seras la lyre enchantée : car, jour par jour, heure par heure, tu auras recueilli ce que le temps emporte de mes joies et de mes peines, de ma jeunesse, de moi-même. Si je pleure, si mon cœur a besoin d'amitié, je chercherai dans tes pages le souvenir du temps où je riais, les souvenirs de ma famille. Je revivrai en toi les années enfuies. Peut-être même, en passant la main sur mon front, y retrouverai-je encore humide la trace du dernier baiser de ma mère, à l'heure du départ : peut-être une voix secrète me redira-t-elle ces paroles de mon père, mêlées aux souhaits de bonheur : "Mon fils, n'oublie pas Dieu".

Oh ! alors, le calme descendra dans mon âme, l'énergie reprendra ses droits et comme aujourd'hui, je te dirai : En avant ! A moi l'Avenir ! A toi le Passé !

Paul Herda de Cron

Épargner est absolument le seul moyen de faire une véritable fortune. — FRANKLIN.

Quand le sabre est rouillé, la charrue reluisante, les prisons vides, les greniers pleins, les escaliers des temples usés, ceux des tribunaux couverts d'herbe ; quand enfin les médecins vont à pied, les boulangers à cheval et les lettrés en voiture, l'empire est bien gouverné. — (Pensée chinoise.)

NINETTE

(IDYLLE)

—Que fais-tu là, Ninette,
Assise sous ce pin ?
—C'est Lucas que je guette,
Il devient si malin.
—Plus bas, plus bas, car votre mère
Est au jardin cueillant des fleurs,
—Eh bien ! Monsieur, laissez-la faire
Moi je vais en cueillir ailleurs.

—Ta bouche est une rose
Souriant aux zéphirs.
—Quoi ! Vous voulez que j'ose
Répondre à vos desirs ?
—Plus bas, plus bas, bonté divine,
Car on va vous apercevoir,
—Cueillir des roses sans épine !
Monsieur, je voudrais vous y voir.

—O douce marguerite,
Timide fleur des champs ;
Par moi l'amour t'invite,
Reviens au doux printemps.
—Cueillez, cueillez la marguerite
Et recevez-moi dans vos bras ;
Depuis longtemps Lucas m'irrite,
Adieu pour toujours, beau Lucas.

PATRIOTE FLEURISTE.

Saint-Henri, août 1898.

EPISODE DE 1837-38

I

Le Dr Duchesnois, de Varennes, le père de notre médecin actuel et de la doyenne de nos villageoises, la digne épouse de feu le Dr Painchaud, était traqué comme un fauve, comme un être dangereux dont la société humaine devait se défaire pour sauvegarde^F son bien-être.

Quel attentat avait-il donc commis, ce bon concitoyen, pour être ainsi recherché, poursuivi par les autorités judiciaires ?

Le docteur était coupable, chers amis, d'avoir trop aimé son pays, d'avoir voulu secouer le joug infâme qui écrasait sa patrie sous son trop lourd fardeau. Son crime était d'être "patriote". Et voici quelles furent les circonstances dans lesquelles il avait perpétré sa faute. N'écoutant que les sentiments patriotiques que lui dictait son cœur de Canadien-français, et secondé par de fervents et fidèles amis, tous également désireux de jouir de nos libertés nationales, et parmi lesquels nous devons mentionner les notaire J.-N.-A. Archambault (1) et Louis-Agathe Robitaille (2) ; il avait eu le tort de représenter sa paroisse à la fameuse assemblée des comtés confédérés de Richelieu, de Saint-Hyacinthe, de Rouville, de Chambly, de Verchères et de l'Acadie, tenue à Saint-Charles, au commencement de l'automne de 1837. Il avait eu l'audace, dans ce caucus à jamais mémorable, d'appuyer son député, M. J.-T. Drolet, de Saint-Marc, pour l'adoption de l'une des treize propositions qui furent alors faites en guise de protestation à la face du pays tout entier pour être ensuite transmises à la métropole.

Jour et nuit prêchant par la voix et par l'action, il avait fomenté la révolte dans les centres patriotiques, il ne lui avait manqué que l'insigne honneur de faire le coup de feu aux batailles de Saint-Charles et de Saint-Denis pour mériter la gloire d'être mis au rang des *Grands Criminels de 1837-38*.

Dans ce temps d'effervescence nationale, il n'en fallait pas tant pour attirer sur sa tête les foudres vengeresses des bureaucrates. Aussi, le nom du brave docteur était-il sur la liste, hélas ! déjà nombreuse, des patriotes révoltés qui devaient être faits prisonniers. Et lequel d'entre eux aurait pu prévoir ce qui l'attendait après

(1) C'était le père de M. J.-L. Archambault, l'un des avocats de la cité de Montréal et du notaire Archambault de Sherbrooke.

(2) Son fils, après avoir été ministre fédéral et sénateur, la plus haute position à laquelle un Canadien-français puisse s'élever, fut lieutenant-gouverneur de la Province de Québec.

les péripéties d'un long procès ? N'avait-on pas plusieurs fois déjà menacé de l'horrible potence ces grands apôtres, ces chevaliers sans peur des libertés de tout un peuple opprimé ?

Le docteur n'ignorait pas les dangers continuels auxquels il s'exposait quotidiennement en persistant à demeurer au sein de sa famille ; mais c'est au prix d'un si grand sacrifice qu'il faut quitter les siens, que le docteur cherchait, par toute espèce de raisons et de moyens, à ajourner le moment de la pénible séparation, l'heure cruelle du départ pour les sombres régions de l'exil.



M. LE DR DUCHESNOIS, l'un des patriotes les plus marquants de 1837

Un jour, vers trois heures de l'après-midi, par une agréable température, arrivent, à cheval, dans notre paisible village, deux superbes officiers anglais, ayant pour mission d'arrêter le Dr Duchesnois.

Fiers de cette arrogance que donnent à des lâches qui les portent, deux bonnes paires de pistolets, ils parcourent le bourg comme des conquérants en tournée triomphale.

Ah ! que de mouvements d'une juste indignation dissimulaient alors nos compatriotes désarmés, sous le fouet de l'insulte qui leur cinglait la figure.

A quelques pas en aval du Cap de Varennes, où était situé le temple du Seigneur, les deux militaires, chevauchant au pas de leurs montures, font la rencontre d'une voiture où deux hommes se trouvaient. C'était le Dr Duchesnois lui-même et le mari d'une de ses patientes, qui le ramenait à domicile, après sa visite auprès de la malade.

A la vue de ces deux cavaliers, le docteur, qui

s'attendait, comme nous l'avons déjà dit, d'être arrêté d'un jour à l'autre, comprit sur le champ que ces envoyés militaires étaient à sa recherche.

La situation était difficile. Que faire ?

Bien qu'il ne fût qu'à quelques pas de sa résidence, il lui était impossible de fuir sans se compromettre ; et c'était presque se livrer que de continuer sa route, surtout dans le cas où son signalement aurait été connu.

Sans sourciller et payant d'audace, il dit au cultivateur que l'accompagnait de diriger son cheval au delà de sa demeure si les cavaliers passaient près d'eux sans leur parler. Mais à ce moment, l'un des officiers lance son cheval en travers de la route de manière à obstruer le chemin, pendant que son compagnon vient se placer crânement du côté de la voiture où se trouvait le docteur.

—On m'a reconnu, se dit ce dernier à lui-même.

La position devenait de plus en plus critique. Il ne lui restait plus qu'à choisir l'alternative d'opposer de la résistance à ces deux gaillards armés jusqu'aux dents au risque de sa vie, ou de se laisser arrêter et emmener en prison pieds et poings liés, comme un doux agneau conduit à la boucherie.

Cette dernière perspective ne flattait guère les ardeurs de son bouillant tempérament ; et la vue de Mme Duchesnois qui, d'une fenêtre de sa maison, observait les apprêts de l'arrestation de son époux, le détermina à vendre chèrement sa vie.

Telle était la ferme résolution qu'il avait prise tout en conservant son sang froid, lorsque l'officier qui était près de lui, sans saluer et d'un ton autoritaire, lui adressa la parole en mauvais français, lui demandant où demeurait le Dr Duchesnois.

—Suivez la route qui longe la rivière, répond celui-ci en s'efforçant de demeurer calme sous le regard scrutateur de l'Anglais, et à la première maison de pierre que vous verrez, à votre droite, à une distance d'un mille environ, près du Cap Saint-Michel, vous le trouverez chez lui, car, je viens de le voir il y a un instant en face de sa maison.

—Ce que tu me dis là, reprend l'Anglais en fronçant le sourcil, est-il bien exact ?

—Pourquoi pas ? interroge le docteur. Allez voir et vous saurez m'en donner des nouvelles.

—All right, mais si tu mens, je saurai bien te retrouver et voici quelque chose qui te cassera ta... tête



Dessin de Ed.-J. Massicotte

d... Canadien-français, fit-il en braquant sur lui la gueule d'un énorme pistolet.

Puis parlant à son compagnon, ils donnent tous deux de l'éperon dans les flancs de leurs montures et partent au grand galop dans la direction indiquée.

Cette fois le docteur n'avait pas de temps à perdre. Le bon cultivateur qui l'avait ramené chez lui, retourne à son foyer par une autre route, car il n'ignorait pas ce qui l'attendait chemin faisant s'il était rencontré par les Anglais, puisqu'il était en quelque sorte complice du docteur qui avait donné de faux renseignements.

Ce dernier entre chez lui, prend une paire de pistolets et quelques menus effets indispensables à un long voyage, dépose un tendre baiser sur le front de ses deux jeunes enfants, dit adieu à sa moitié bien-aimée qu'il laisse sous les soins de la Providence, gagne la rive du fleuve, saute dans une légère embarcation et disparaît à travers les méandres gracieux que forment les îlots du bas du fleuve.

Comme dernière satisfaction, il vit de loin les deux envoyés militaires retournant à bride abattue du côté de Varennes. Et l'idée seule de la rage qui animera ces superbes fils de la mère Albion en apprenant après cette course inutile, que c'était le docteur en personne qui les avait ainsi trompés, le vengeait quelque peu de la triste nécessité où il se trouvait de quitter sa famille pour échapper à leur fureur.

Le Dr Duchesnois se rendit chez M. Hughes Lemoyne de Martigny, seigneur de Saint-Hughes, où il fut le bienvenu au manoir.

Mais trahi une seconde fois, il dut sa liberté à la précaution qu'il prit un jour de se couvrir promptement la figure de son mouchoir et de se retirer des appartements de son hôte au moment même où de nouveaux officiers de la justice, sans introduction, venaient l'y arrêter à l'improviste.

Il n'y avait plus à temporiser ; il fallait s'exiler pour échapper au glaive de la justice. Le docteur s'embarqua à bord d'un voilier, fut chirurgien durant deux ou trois ans sur un transport français, échappa à un terrible naufrage et finalement planta sa tente au Brésil où il se créa une position qui lui permit de vivre à l'aise.

Lors de l'amnistie de 1845, qu'était-il devenu ?

Nous l'ignorons. Sa famille depuis n'eut jamais de nouvelles de lui.

Jugez par là, chers compatriotes, de la bravoure et du courage que nos ancêtres savaient déployer lorsqu'il s'agissait de défendre nos droits méconnus. Quelles souffrances physiques et morales n'ont-ils pas eu à subir pendant les longues années de l'exil ! Quel désordre dans les familles demeurées sur le sol natal, privées de leur chef et de leur unique soutien ! Que de privations cruelles après tant d'humiliations.

C'est le moment de s'écrier : " qu'il fait bon d'être Canadien ! "

Puissions nous jouir longtemps du précieux héritage que nous ont légué nos valeureux aïeux.

VARENNES.

(A suivre)

NOTES DE VOYAGE

A Monsieur L. E. Beausoleil

NEW-YORK, Hôtel Martin, 12 avril 1898.

J'ai passé la matinée de ce jour au Parc Central qui s'étend, dans sa longueur, depuis la 39e rue jusqu'à la 110e rue, et, dans sa largeur, depuis la 5e avenue jusqu'à la 8e avenue. C'est le plus beau parc de New-York. Il possède plusieurs lacs artificiels et le réservoir Croton. On y remarque aussi une ménagerie, un musée d'histoire naturelle, et un autre de peinture, sculpture, etc.

J'ai visité en détail ce dernier musée, ce qui m'a valu plusieurs heures de station dans les diverses salles. Tableaux d'anciens maîtres, toiles de peintres modernes, sculptures, antiquités égyptiennes, vieilles monnaies, instruments de musique en usage chez les divers peuples et une foule d'autres curiosités sont offertes aux regards des visiteurs.



A TRAVERS NEW-YORK, VOIR "NOTES DE VOYAGE"

Je tirerai une parenthèse pour dire un mot du service d'ordre public en usage en cette ville. Autant que j'ai pu le voir, il est bien fait. La police, qui compte 4,500 hommes, est divisée en escouades. Une d'entre elles est à cheval, une seconde en bicycle et une troisième parcourt le havre en chaloupes. Les autres agents s'occupent de la sécurité des rues et des excursions faites par les citoyens en dehors de la ville. Ce corps d'agents de police est divisé en trente-six postes, disséminés dans divers endroits ; tous ces postes peuvent être réunis en un instant, grâce à leurs communications téléphoniques et à plusieurs voitures de patrouille.

Le 13 avril

La statue de la Liberté, qui s'élève dans le port, sur l'île Bedloe, et que j'ai visitée ce matin, est un don princier du sculpteur français Bartholdi, auteur du lion de Belfort. Elle est faite de plaques de bronze, réunies entre elles par des boulons, et elle pèse 225 tonnes. A l'intérieur, il y a une puissante armature en fer. Deux escaliers en spirale conduisent jusqu'à la tête du colosse, qui a cent cinquante-et-un pieds de haut. Quarante personnes peuvent se mettre dans sa tête.

Le piédestal a été payé à l'aide de souscriptions prélevées, parmi les Américains, à l'instigation du journal *The World*. Il est complètement en granit et il a quatre-vingt-neuf pieds de hauteur en tout. Il est en deux sections, dont la plus large à soixante-deux pieds à sa base. La partie centrale, qui a quarante pieds de large sur chaque face et qui soutient directement la statue, est formée de colonnes grecques, qui ont chacune soixante-douze pieds d'élévation.

L'ascension de cette statue est fatigante, car elle est mal éclairée par des lampes à pétrole, et il faut monter cent cinquante-quatre degrés. Mais on est dédommagé de la fatigue une fois arrivé à la tête de la statue, par le beau coup d'œil qu'on embrasse.

Cette après-midi, j'ai vu de près le monument de Grant, bâti dans le parc de Riverside, du côté de la rivière Hudson. C'est une vaste construction en marbre surmontée d'un dôme, qui rappelle les mosquées musulmanes, sauf les minarets. Au centre, dans une crypte creusée en sous-sol et entourée d'une balustrade, s'élèvent deux sarcophages en marbre rouge, dont l'un est occupé par le vainqueur de Gettysburg ; le second est réservé pour sa femme.

Le soir, j'ai parcouru le havre de New-York en bateau, me rendant d'abord à Jersey City et ensuite à Brooklyn. C'est une jolie excursion qui permet de constater de visu toute l'activité qui continue d'exister

dans le port, même lorsque les ombres de la nuit le recouvrent.

Le 14 avril.

Enfin, l'heure du départ est arrivée. Je quitte New-York par le convoi du "New-York Central" qui me conduit jusqu'à Albany où je prends celui du "Delaware et Hudson" qui me ramènera à Montréal. J'ai préféré revenir le jour afin de voir le paysage et les petites villes échelonnées sur ma route. A une heure, j'arrive à Albany, ville commerciale où se trouve le siège du gouvernement de l'Etat de New-York, et, à trois heures, à Saratoga, station balnéaire bien connue des Américains. Ce sont les deux villes les plus importantes sur le trajet. A neuf heures, je mets le pied sur le quai de la gare Bonaventure, nullement fatigué d'un voyage de toute une journée en chemin de fer.

Je ne suis pas chagrin d'être de retour au milieu des miens, mais je dois dire qu'il m'en a coûté de quitter la grande ville où je viens de passer quelques jours.

Et maintenant, quelles sont les impressions de mon voyage ? Oh ! ma foi, elles sont en faveur des Américains. J'ai pu constater par moi-même, ce que j'avais pressenti déjà, que le peuple américain est fort progressif et très hardi ! L'Américain est par-dessus tout un homme d'affaires qui sait s'amuser à ses heures, il est vrai, mais qui ne fuit pas le travail non plus. De même qu'il prend les moyens de s'enrichir le plus vivement possible, de même il dépense largement. Il se jette tête baissée dans toutes les entreprises, quelles qu'en soient les conséquences. Si quelques-unes tournent mal pour lui, il se lancera demain dans d'autres spéculations qui lui laisseront augurer l'espoir de rattraper la fortune perdue la veille.

Dans les arts, le peuple américain n'a pas suivi une marche aussi ascendante que dans le commerce. Mais, comme il compte déjà quelques écrivains de talent et des peintres d'une certaine envergure, nous pouvons espérer que le jour n'est peut-être pas éloigné où il prendra place parmi les nations où fleurissent les arts et la littérature.

Quant au mouvement théâtral, il est moins avancé. On ne joue guère que du vaudeville, et la raison, c'est que le public aime mieux ce genre d'amusement. On représente quelquefois drames ou opéras, empruntés au répertoire étranger, mais c'est l'exception. Dans ces cas-là, règle générale, ce sont des acteurs européens qui remplissent les premiers rôles.

L. E. Beausoleil

LES PRUNES

*Si vous voulez savoir comment
Nous nous aimâmes pour des prunes,
Je vous le dirai doucement,
Si vous voulez savoir comment,
L'amour vient toujours en dormant,
Chez les bruns comme chez les brunes ;
En quelques mots voici comment
Nous nous aimâmes pour des prunes.*

*Mon oncle avait un grand verger,
Et moi j'avais une cousine ;
Nous nous aimâmes sans y songer,
Mon oncle avait un grand verger,
Les oiseaux venaient y manger,
Le printemps faisait leur cuisine ;
Mon oncle avait un grand verger,
Et moi j'avais une cousine.*

*Un matin nous nous promenions
Dans le verger, avec Mariette ;
Tout gentils, tout frais, tout mignons,
Un matin nous nous promenions,
Les cigales et les grillons
Nous fredonnaient une ariette ;
Un matin nous nous promenions
Dans le verger, avec Mariette.*

*De tous côtés, d'ici, de là,
Les oiseaux chantaient dans les branches,
En si bémol, en ut, en la,
De tous côtés, d'ici, de là,
Les prés en habit de gala
Étaient pleins de fleurettes blanches,
De tous côtés, d'ici, de là,
Les oiseaux chantaient dans les branches.*

*Fraîche sous son petit bonnet,
Belle à ravir et point coquette,
Ma cousine se démenait,
Fraîche sous son petit bonnet,
Elle sautait, allait, venait,
Comme un volant sur la raquette,
Fraîche sous son petit bonnet,
Belle à ravir et point coquette.*

*Arrivée au fond du verger,
Ma cousine lorsque les prunes ;
Et la gourmande en veut manger,
Arrivée au fond du verger,
L'arbre est bas ; sans se déranger
Elle en fait tomber quelques-unes ;
Arrivée au fond du verger,
Ma cousine lorsque les prunes.*

*Elle en prend une, elle la mord,
Et, me l'offrant : " Tiens !... " me dit-elle.
Mon pauvre cœur battait si fort,
Elle en prend une ; elle la mordit.
Ses petites dents sur le bord
Avaient fait des points de dentelle...
Elle en prend une, elle la mord,
Et, me l'offrant : " Tiens !... " me dit-elle.*

A MES LECTRICES

*Où, mesdames, voilà comment
Nous nous aimâmes pour des prunes ;
Je fais cet aveu bonnement ;
Où, mesdames, voilà comment.
Si parmi vous, pourtant, d'aucunes
En doutaient délibérément,
Ma foi, tant pis ! voilà comment.
Nous nous aimâmes pour des prunes.*

ALPHONSE DAUDET.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 28 juillet 1898.

Voilà déjà dix jours que notre ami, Raoul Barré, est parti pour le Canada où il va désormais planter sa tente. A notre pays, il montrera l'art parisien dont il connaît tous les secrets. Et ce sera grand bénéfice pour les amants du Beau.

Dans sa chronique artistique publiée dans une revue des beaux-arts, notre jeune confrère, M. Fernand Bonneau, disait d'une visite faite à la *Revue des Deux-Frances* où Raoul Barré exposait :

Je ne noterai là que quelques dessins exposés dans la salle des dépêches de la *Revue des Deux-Frances*, 23 rue Racine. Un jeune artiste de talent et d'un grand

avenir, M. Raoul Barré, Canadien de naissance, excelle dans une note charmante et sentimentale. " *L'accapareur* " tiré des beaux vers de M. Achille Steens, est d'une expression étonnante, et l'on regarde avec admiration ce fini de travail, ce coup de plume d'une grande justesse, rendant à merveille les physionomies de toutes les classes. — Une autre aquarelle, " *Rose de Noël* " inspirée de Mme Hudry-Ménos, pleine de finesse et de grâce, l'artiste reproduit là de véritables petits chefs-d'œuvre de souplesse, aussi, suis-je heureux d'annoncer que l'année prochaine, M. Raoul Barré, enverra au salon toute une série d'illustrations qui, j'en suis certain, seront très remarquées, et feront les délices de bien des gens.

Raoul Barré a illustré plusieurs romans pour les célèbres maisons d'édition Paul Ollendorff et Fayard et frères. Il eut, également, beaucoup de succès avec ses dessins du journal *Le Sifflet*.

Notre compatriote a un talent très varié ; et, personnel ne sait, au Canada, camper comme lui une petite femme gracieuse à ravir.

Il a une manière à lui d'enguirlander ses petits amours dans les ors ; et tous ses dessins ont un cachet personnel admirable.



Photo. Stebbing, Paris.

Mlle VICTORIA CARTIER

Qu'un grand journal illustré se l'attache, et vous verrez quelle note nouvelle, artistique et bien parisienne M. Barré saura lui apporter.

Nous ne dirons rien de plus sur notre compatriote, dont les œuvres parlent par elles-mêmes.

Mlle Victoria Cartier, notre musicienne si parfaite partira pour le Canada vers le 25 du mois d'août.

A propos d'elle et de son récent et magnifique concert, je ne saurais faire mieux que de citer ce bel article de M. Hamon, ancien maire de Saint-Malo, dans son journal, *Le Démocrate Malouin* :

M. Hamon pendant les années qu'il a passées à la tête de l'administration municipale de Saint-Malo, a reçu de nombreux Canadiens-français, heureux de voir la terre qu'ils cherchent en vain à l'horizon, heureux de parcourir les lieux où naquit et grandit Jacques Cartier, le grand navigateur, découvreur du Canada, de ce pays des mers du nord qu'ils aiment avant tout, puisqu'il a recueilli leurs ancêtres, puisqu'ils y sont nés.

Pour eux Jacques Cartier est comme un demi-dieu qu'ils vénèrent, et auquel les malouins n'ont pas donné l'attention qu'il méritait.

M. Hamon recevait-il un Canadien, qu'il s'empresait de le conduire au musée de la ville pour lui faire voir les débris de la *Petite Hermine*, l'un des navires de la seconde expédition de Jacques Cartier, qu'il fut obligé d'abandonner dans la petite rivière Saint-Charles, au Canada, en 1535.

La carcasse de ce navire dont on avait perdu le sou-

venir, qui se trouvait enseveli dans un lit de vase, a été retrouvée en 1843 et les parties que l'on voit au Musée ont été envoyées à Saint-Malo par la Société littéraire et historique de Québec.

Puis M. Hamon le conduisait à la cathédrale et lui montrait à l'entrée du choeur une dalle de marbre rouge portant l'inscription suivante :

Ici s'est agenouillé
 Jacques Cartier
 pour recevoir la bénédiction de l'évêque de St Malo à son
 départ pour la découverte du Canada
 le 16 mai 1535

Honoré Mercier
 Premier ministre de Québec
 Souvenir de sa visite
 1891

Au-dessus, deux drapeaux canadiens.

Au-dessous, les armes de la Ville de Québec.

La réception que les Canadiens recevaient à la Mairie de Saint-Malo, n'était pas sans se transmettre aux amis du pays natal, qui en prenaient bonne note dans le cas d'un voyage en France. Aussi dans le cours de l'été de 1896, alors que M. Hamon n'était plus maire de Saint-Malo, fut-il des plus étonnés de recevoir la visite d'une jeune et gracieuse personne, du nom de Victoria Cartier, élève du Conservatoire de Paris, descendante par ligne collatérale de notre grand navigateur du XVI^e siècle.

Comme les autres Canadiens, M. Hamon conduisit Mlle Cartier au musée, à la cathédrale, sur les remparts de la ville. Et l'après-midi il avait le plaisir de l'accompagner à la Porte-Cartier, demeure campagnarde de son illustre parent, d'où elle emportait quelques souvenirs en plantes et arbustes pour envoyer au pays natal. En revanche, Mlle Cartier montrait à M. Hamon des vues de quelques-unes des villes du Canada, pour lui faire voir les nombreux monuments élevés à notre grand navigateur afin de conserver son souvenir. Avant de se séparer, Mlle Cartier entretint même M. Hamon d'un concert possible, d'une statue, etc.

M. Hamon, pendant le temps passé avec ses visiteurs Canadiens n'a pas été sans recueillir les impressions des uns et des autres, et tous ont été unanimes à dire que Saint-Malo a négligé d'une manière cruelle la mémoire du grand navigateur. Pas de statue, à peine un bout de rue et un portrait, et son vieux domaine de la Porte-Cartier laissé dans un abandon déplorable, à ce point qu'un négociant canadien a écrit à M. Hamon, il y a quelques années, pour le prier de faire des démarches pour acquérir ce domaine afin de le restaurer et le mettre comme il devait être autrefois, s'en faire un lieu de pèlerinage selon leur cœur et l'offrir ensuite à la ville de Saint-Malo, et par cette action généreuse montrer combien ils aiment le grand navigateur et quel culte ils ont pour lui.

Enfin, la Société d'Études Historiques et Géographiques de Bretagne décidait d'ouvrir une souscription pour l'érection, à Saint-Malo, d'une statue à Jacques Cartier. M. Hamon ne manqua pas d'envoyer des journaux qui en parlaient, tant au Canada qu'à Paris. Et le résultat a été que Mlle V. Cartier a eu la généreuse idée d'un concert au bénéfice de la souscription, et que M. Hamon recevait de cette demoiselle une entrée pour deux places, fauteuils réservés, qu'il s'empresait d'offrir à son aimable correspondant de 95 et 96, pour les papiers de Duguay-Trouin (coïncidence curieuse).

A la date du 25 juin, M. L. Morand, l'aimable correspondant de M. Hamon, lui envoie les lignes suivantes :

" Cher Monsieur,

" Le concert de Mlle Victoria Cartier a eu lieu hier, comme il avait été annoncé, et je viens vous en causer *currente calamo*.

" La salle de l'Institution des Jeunes Aveugles était remplie d'une assistance très élégante ; beaucoup de dames en ravissantes toilettes. Le concert a été un double et enthousiaste succès pour les compositeurs et leurs interprètes qui ont tenu tous les auditeurs sous un charme délicieux.

" M. M. Gigout, Delsart, Berton, sont des virtuoses de l'orgue, du violoncelle et de la voix, aussi de bien légitimes applaudissements leur ont prouvé qu'ils avaient su faire vibrer l'âme et le cœur de ceux qui les écoutaient dans un religieux silence. Mlle Cartier a conquis l'attention générale dès les premières notes de la *Sonate* du regretté Boellman et son succès s'est affermi complet, éclatant dans les œuvres de nos maîtres Th. Dubois, Delaborde, Bourgault-Ducoudray, Eugène Gigout, Saint-Saëns, etc.

" Dans la *Rapsodie sur des airs Canadiens*, pour orgue, de M. Eugène Gigout, " œuvre dédiée à Mlle Cartier, (1^{re} audition) ; *Preamble* ; *Un Canadien errant* ; *Digue d'indaine* ; *A Saint-Malo* ; *Vive la Canadienne* ; *O Canadiens* ; *Rallions-nous*, etc. "

" Mlle Cartier a montré que les ressources de ce merveilleux instrument lui sont familières et qu'elle était l'émule des grands organistes actuels. M. Bourgault-Ducoudray accompagnait deux de ses composi-

tions et montrait son estime particulière pour Mlle Cartier ; M. Th. Dubois, directeur du Conservatoire, empêché au dernier moment, n'a pu se joindre à son confrère. Mlle Mathilde-Th. Gautier, petite-fille du grand écrivain, tenait le piano d'accompagnement.

Un ancien député du Canada, M. Richard, a dit combien les sentiments français étaient restés vivaces dans la patrie conquise par Jacques Cartier, et avec quel affectueux intérêt les Canadiens s'associaient à toutes les manifestations françaises. Puis M. Louis Herbet, conseiller d'Etat, dans une chaleureuse improvisation, a rappelé les liens qui unissent le Canada à la France, combien la mémoire de Jacques Cartier y est entourée du respect général. Il a annoncé que le concert était la première œuvre publique pour arriver à l'érection à Saint-Malo d'un monument à Jacques Cartier, qui a doté la France d'une magnifique colonie restée, malgré tout, française de cœur. Le concours des bonnes volontés utiles ne manquera pas ; mais l'initiative de l'idée de reconnaissance au vaillant marin revient à sa digne descendante, Mlle Victoria Cartier, qui a organisé ce concert ; qu'elle en soit donc remerciée autant que félicitée comme artiste.

M. Herbet a aussi salué cordialement M. E. Martin, directeur de l'Institution nationale des Jeunes-Aveugles, qui avait si gracieusement accepté de placer le concert sous son beinveillant patronage, et dit tout le plaisir que les artistes avaient procuré aux auditeurs. Il a été bien inspiré en disant de bonnes et réconfortantes paroles de patriotisme au sujet de ce concert donné le jour de la *Saint-Jean-Baptiste*, fête nationale des Canadiens-français.

Une quête faite au profit de la Société de secours et de placement des anciens élèves de l'École des aveugles et du monument Cartier a produit environ 197 fr.

Voilà, *grosso-modo*, et sans suite, quelques lignes qui, malgré leur imperfection, vous renseigneront quelque peu sur la belle soirée à laquelle j'ai eu le bonheur d'assister.

Après la quête, Mlle Cartier m'a fait l'honneur de m'accorder un entretien, que le temps avait forcément rendu court. Je lui ai remis votre carte. Elle y a été fort sensible, et je lui ai adressé mes compliments personnels.

En hâte, cher Monsieur, agréés, etc.

Signé : L. MORAND.

Saint-Malo, le 30 juin 1898.

Un Malouin

qui se joint à son honorable correspondant, dans ses compliments à Mlle Victoria Cartier.

Les vues que nous donnons aujourd'hui sont des souvenirs emportés de Saint-Malo par Mlle Cartier — C'est d'abord le portrait de Jacques-Cartier d'après la peinture de Riss qui est une des œuvres les plus belles du Musée de Saint-Malo.

Voici ensuite la vue de la grande rue, qui est la principale de la ville et d'où l'on voit une magnifique perspective de la vieille église où les âges ont entassé tant de souvenirs !

Ici c'est le *Pont-Roulant* qui traverse de Saint-Malo à Dinard. Ce pont — véritable omnibus — roule sur des lisses ; la mer n'atteint point les voyageurs perchés trop haut pour elle ; et le pont, mû par des poulies et des chaînes, va toujours quelle que soit la hauteur de la marée.

Saluons le port de Saint-Malo d'où partit Cartier allant découvrir la France nouvelle. Ce port avec son aspect de religieux souvenir effeuille dans notre pensée les premières pages de notre histoire nationale.

Enfin, les remparts de Saint-Malo et sa Porte du *Bon-Secours* font également partie de cette religion du passé dont notre cœur garde la mémoire. Cette vue représente les remparts, à la marée basse, au moment où les baigneurs vont à la mer et où les rêveurs viennent s'asseoir en regardant la course infinie des flots.

Ce sont ces mêmes remparts que la mer, en montant, va battre depuis des siècles avec le rythme de son éternelle plainte. La grande blême y vient redire les sanglots des naufragés avec peut-être, des secrets qu'elle apporte du fond de ses abîmes.

Et, maintenant, lecteur, regarde le gracieux portrait de Mlle Cartier, à qui LE MONDE ILLUSTRÉ est heureux de rendre hommage. Ce portrait la représente dans une attitude poétique, dans une pose aimable. Pendant que sa pensée suit quelque inspiration musicale, sans doute, sa main distraite captive des fleurs !

Nous saluons en elle une grande musicienne qui nous rend fiers, et une charmante parisienne dont l'âme est restée canadienne.

RODOLPHE BRUNET.

NOS GRAVURES

DANS LES FLEURS

Où, c'est une fleur dans les fleurs. A peine s'en-trouve-t-elle à la vie, à peine voit-elle se dorer le ciel de son printemps, qu'elle s'épanouit, frêle bouton de rose ; et sur sa corolle incarnadine Dieu met une goutte de rosée : la vertu ; un parfum délicieux : l'amour.

C'est ainsi qu'elle nous paraît rose parmi les roses, lorsqu'elle apparaît fleur parmi les fleurs.

LA FENAISSON AU COUVENT

Après avoir brillé de tout son éclat, se souvenant qu'elle est fleur parmi les fleurs ; pénétrée jusqu'en ses sublimes fibres du parfum divin que Dieu même lui donna, elle met le sceau à l'Amour en se donnant tout entière à ceux qui n'ont plus rien, ni personne pour réchauffer leur pauvre vieux cœur.

Pour ses pauvres, les préférés de Dieu, elle vaque aux plus humbles occupations, se livre aux plus fatigants travaux. Tout en moissonnant des âmes pour son divin Maître, elle moissonne les fruits de la terre pour nourrir ses protégés : le pain du corps avec le pain de l'âme. Elle parcourt la prairie que jonchent les foins aux bistres chatoyants, aux ors brunissants, et ramasse en meule les longues fauchées capiteusement odorantes. Elle les charge sur les charrettes aux flexibles ridelles, les amoncelle dans les granges ; il faut nourrir les animaux de la ferme pour pouvoir donner du pain aux pauvres !

Elle passe en faisant le bien ; ce qui passe lui lance l'insulte à la face. A chacune de ces lâchetés, l'ange verse une larme que Dieu enchâsse, diamant splendide, dans le trône qu'il prépare à l'humble fille du couvent.

FIRMIN PICARD.

LE CŒUR DU COMTE DE FRONTENAC

On a souvent raconté qu'après sa mort, le cœur de Frontenac fut porté à sa femme, qu'elle ne voulut point l'accepter et qu'elle le renvoya au Canada, disant : " qu'elle ne voulait point d'un cœur mort qui, de son vivant, ne lui avait point appartenu."

C'est la tradition qui a inventé cette malice posthume.

Suivant l'exemple du gouverneur de Mély, Frontenac voulut, avant de mourir, faire la paix avec tous ceux que ses violences avaient pu irriter. Touché des prévenances dont l'entourait l'intendant Champigny, ou de ceux qu'il avait le plus combattus, il lui demanda d'accepter en souvenir un crucifix de bois de calambour que sa sœur, Mme de Montmort, lui avait donné en mourant, et qu'il avait toujours gardé depuis comme une relique. Il pria Mme de Champigny d'accepter le reliquaire qu'il avait coutume de porter et qui était rempli des reliques les plus rares et les plus précieuses. Son valet de chambre, Duchouquet, hérita de sa garde-robe et de sa vaisselle d'argent.

Frontenac demanda, par son testament, que son cœur fût placé dans une boîte d'argent pour qu'on le transportât dans la chapelle que M. de Montmort possédait dans l'église de Notre-Dame des Champs, à Paris. Mme de Montmort, sa sœur, et l'abbé Dobazaine, son oncle, étaient inhumés dans cette chapelle ; il crut aller au devant des désirs de sa femme en faisant cette demande. Le supérieur des Récollets de Québec, le P. Joseph Denis de la Ronde, se chargea d'exécuter ce vœu suprême. Il passa en France et déposa la funèbre dépouille là où l'avait désiré celui qui fut le bienfaiteur de son Ordre au Canada.

J.-E. R.

Beaucoup de politiciens regardent le "cocktail" matutinal comme amendement constitutionnel.

Ce règne de machines, admirable comme production de richesse, en revanche, attire et dévore les races, dépeuple les campagnes. — J. MICHELET.

POLITIQUE

Les partis se voulant l'un et l'autre dépasser. Aussitôt que l'un tente une réforme utile, L'autre, de parti pris, cherche à l'embarrasser... Et souvent le plus sot gêne le plus habile...

TRUDEL.

UN PÈRE CAPUCIN

Le R.P. Capucin Marie-Antoine, ancien vicaire de Saint-Jérôme de Toulouse, si populaire par ses prédications, remontait un jour vers son couvent, situé sur un coteau qui domine la ville. Un ivrogne de première marque, pochard jusqu'aux cheveux, le suivait depuis dix minutes, parfois même le précédait, en le regardant sous le nez et hurlant de son ton le plus aviné : " Ohé ! Marie-Antoine, ohé !

Père Capucin, confessez ma femme, Père Capucin, confessez-la bien !..

— Ohé, Marie-Antoine !..

Marie-Antoine, accoutumé à cela et à bien pis, l'écartait du geste et continuait sa route, pendant que l'ivrogne, interpellé vivement par les passants, que son attitude scandalisait, répondait en hoquetant :

— Et puis ?.. Quoi ?.. Je chante, *violate* !.. C'est mon droit... Je vais chez moi ; *violate* !.. C'est mon droit !..

Il s'arrête enfin, entre dans une maison d'ouvriers, et monte chez lui, au cinquième, non sans peine. Il ouvre la porte — en se retournant, il voit le Capucin qui l'avait suivi, et qui entrait avec lui.

Notre pochard, inquiet, balbutie :

— Je ne voulais pas vous offenser... voyons... c'est pour rigoler... Qu'est-ce que vous me voulez, mon Père ?

— Confesser ta femme, tu me l'as demandé plus de cinquante fois, tout à l'heure.

De la pièce du fond, une voix maladive s'écrie :

— Oh ! que vous êtes bon, Père, d'être venu ! J'avais si peur de mourir sans prêtre...

La pauvre femme agonisait, effectivement, enfermée à clé par son seigneur et maître, qui allait se saouler à crédit chez le mastroquet du coin.

L'homme se fâche ; la colère le dégrise en partie :

— Je suis chez moi... Pas de calotins !.. Tu vas sortir.

— Pas avant d'avoir confessé ta femme, puisqu'elle le demande. Elle en a le droit.

— Je vais appeler la police !

— Appelle. Je ne t'empêche pas.

— A la garde !.. à la garde !.. On viole mon domicile !.. A la ga-a-arde !

Tout le quartier monte. Arrivent les deux agents de ronde (comme à Paris).

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce frocard-là est entré malgré moi, pour confesser ma femme.

— ???

— Parfaitement. Mais c'est lui qui m'en a prié et sa femme qui le désire. Interrogez-la et interrogez les assistants.

Vingt voix témoignent aussitôt de ce qu'il s'était passé dans la rue. La pauvre malade affirme avec énergie sa volonté de se confesser, et réclame la protection de la police.

Au nom de la " liberté de conscience, " un agent se campa de garde ; la malade fut confessée et reçut les sacrements. Un peu dégrisé, l'homme s'était adouci il s'excusait...

— Ta femme te pardonne, dit le Père, elle offre sa vie pour toi. Va la voir, elle se meurt.

Il pleura ; elle mourut en lui parlant... Avant de partir, le Capucin vint à lui :

— Et puis ?.. c'est tout ?..

— Non, Père... J'étais une canaille... Je veux payer ça... Confessez-moi.

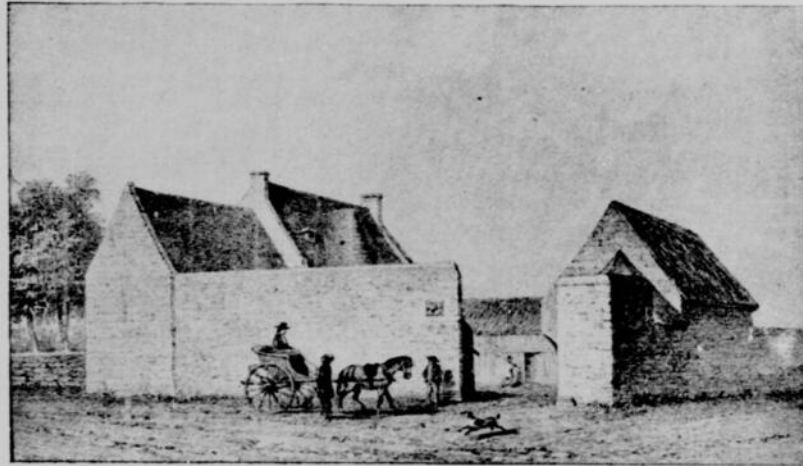
Cet homme est bon chrétien, et la preuve, c'est qu'il n'a plus jamais bu.



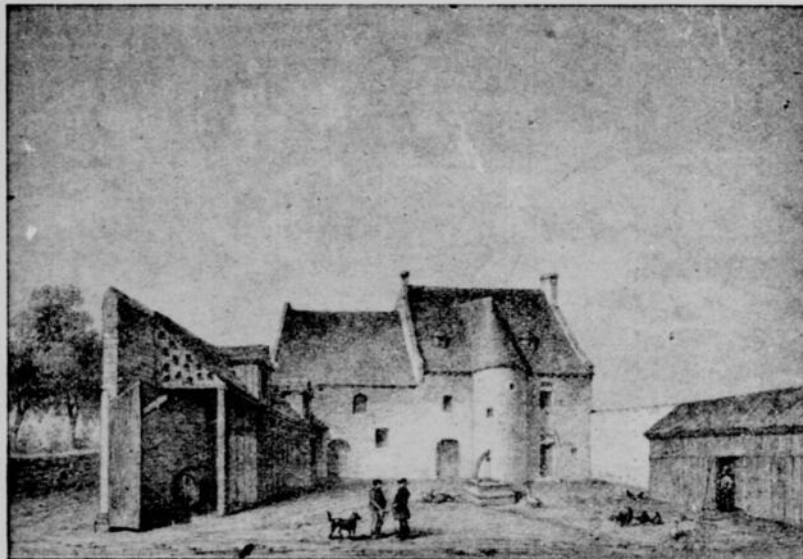
LA FENAISSON AU COUVENT



La signature de Jacques Cartier



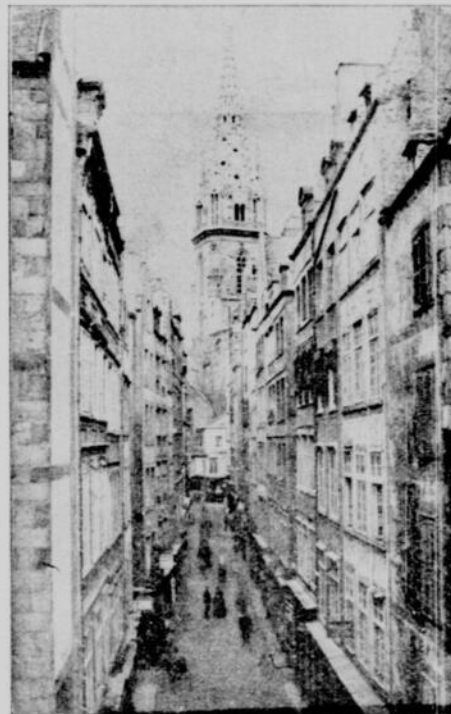
Manoir de Jacques Cartier a Limoilou, pres Saint-Malo, (vue extérieure)



Manoir de Jacques Cartier a Limoilou, pres Saint-Malo, (vue intérieure)



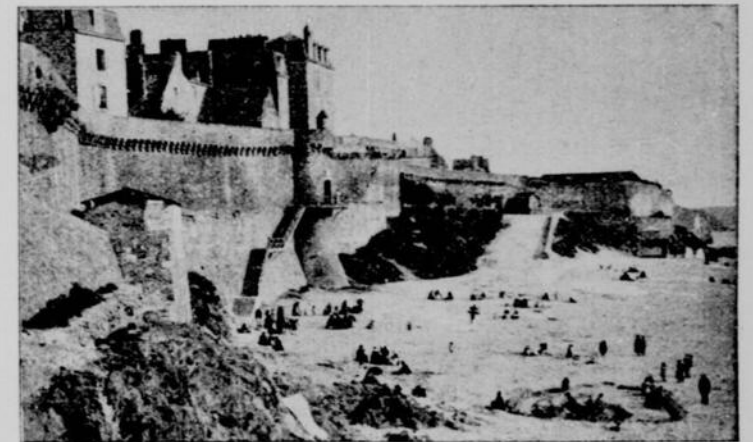
Jacques Cartier



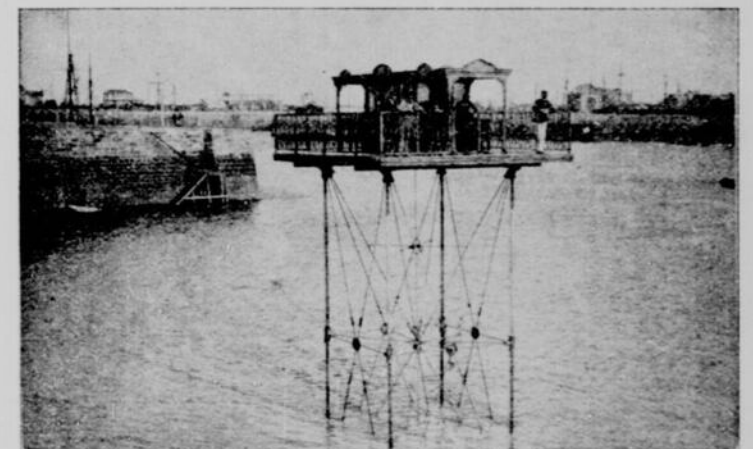
La grande rue



Le port



Les remparts et la porte de Bon-Secours



Le pont roulant

A TRAVERS LE PAYS DE JACQUES CARTIER. — (Voir la chronique parisienne)

HISTOIRE D'UN PRÊTRE ET D'UN INSECTE

On était en l'année 1793. La France était en deuil. Le sang de ses enfants coulait à flots ; c'était le règne de la terreur. Un pauvre jeune prêtre proscrit, vêtu d'un habit de paysan, venait de quitter sa paroisse et fuyait, triste, pensif, pour échapper à la hache révolutionnaire. Parfois il jetait en arrière un regard mélancolique, comme pour dire adieu aux âmes que le Seigneur lui avait confiées et qu'il laissait seules au milieu de la tourmente politique. Alors, ses yeux se baignaient de larmes et il priait.

Où allait-il ? Dieu seul le savait.

Un jour, il arrive dans une petite ville, où il espérait passer quelques jours chez un ancien ami d'étude. Il cherche cet ami ; mais au nom qu'il prononce, la foule s'émeut, l'entoure, le saisit. Ce nom est celui d'un noble dont la tête a roulé sur l'échafaud. Lui, cet étranger, doit être un ennemi de la patrie ? On le conduit au tribunal révolutionnaire, qui était alors en permanence. Il avoue qu'il est prêtre, et, comme son ami, il est condamné à mort. L'exécution doit avoir lieu le lendemain.

Le pauvre prêtre, n'espérant plus qu'en Dieu, se prépare à la mort, et, pour réparer un peu ses forces épuisées par une longue marche et par de si terribles émotions, il demande à son geôlier, en échange de ses derniers vêtements un souper modeste. Comme le marché était bon, le geôlier fit convenablement les choses. Il ne refusa pas de s'asseoir à la table du condamné et de répondre à un toast de prospérité et de longue vie pour lui et sa famille. Tout en vidant une bouteille, le geôlier se mit à raconter au condamné l'histoire bien confuse, bien détaillée, bien hérissée de crimes et de tortures de toute espèce de la vieille et solide prison. Après l'histoire de la prison et celle des prisonniers, vint celle des juges, pourvoyeurs naturels de la prison.

— Par exemple, comment trouvez-vous la figure du citoyen président, celui qui est allé aux voix et qui vous a condamné ? Belle tête de président, n'est-ce pas ?

Le prêtre ne pouvait se rappeler sans frayeur le ton bref du citoyen président. Il ne répondit donc pas, et le geôlier continua :

— Eh bien ! une fois sorti de l'audience, ce n'est plus ça ; pas plus de fiel qu'un mouton... Pourtant je lui trouve un défaut, une bêtise. Croiriez-vous qu'il n'est pas plutôt débarrassé de sa besogne patriotique, qu'il court les champs pour attrapper des papillons, des chenilles, des insectes : une vraie petite indigne

d'un citoyen qui connaît ses devoirs. A ces mots, le condamné tressaille ; car lui aussi a étudié les insectes, et il se rappelle même que dans le fond de son chapeau, il possède une rareté entomologique, la "necrobia ruficornis," qu'il a trouvée dans sa fuite. Tout en feignant de se cacher, il s'empare de l'insecte et le pique mystérieusement à l'extrémité inférieure du bouchon de la bouteille.

Le geôlier, qui n'a perdu aucun de ses mouvements, croyant voir dans cet insecte un objet séditieux, un signe suspect, dessert à la hâte, saisit le bouchon accusateur et va le porter au citoyen président, auquel il raconte ce qu'il a vu.

Quelques instants après, dans le cabinet du président, deux hommes étaient assis en face l'un de l'autre, les coudes appuyés sur une table couverte d'échan-

tillons scientifiques de toute espèce ; c'étaient le juge et le condamné ; le prêtre enseignant, expliquant longuement, recommençant dix fois la leçon dix fois interrompue ; le juge écoutant attentivement, applaudissant du geste, niant du regard, mais finissant toujours par se rendre à l'évidence, et alors ne se contraignant pas pour manifester son étonnement et son admiration.

Quelques heures après encore, deux hommes se disaient adieu en se serrant la main : l'un était le condamné, qui montait en voiture, muni d'argent et de certificats de civisme les mieux en règle ; l'autre, était le juge, qui avait voulu conduire lui-même le prêtre et s'assurer qu'il ne serait pas inquiété à sa sortie, ni interrogé jusqu'à la ville où il devait prendre la voiture de Paris, ville où tout se perd et s'oublie.

Le prêtre si miraculeusement sauvé se nommait Latreille, qu'on a surnommé plus tard, le "Prince de l'entomologie française."

X...

RAILLERIE

Il y a des médecins qui prennent la vie aisément, d'autres la prennent comme ils peuvent.

Le dentiste est un homme qui enlève les dents. L'avocat est un homme qui

enlève les piastres.

Le pharmacien qui vend ses remèdes au rabais fait tout ce qu'il peut pour mettre les maladies à la portée de tout le monde.

La renommée à des désavantages. Elle permet toujours aux créanciers de suivre la piste de celui qui la possède.

Les erreurs du médecin sont enterrées six pieds sous terre. Les erreurs de l'avocat sont suspendues six pieds en l'air.



LA VEGETATION A CUBA

AU CONGO

LE VIN DE PALME

Parmi les différentes espèces de palmiers que l'on trouve au Congo, il en est trois bien distinctes qui produisent le malafou ou vin de palme. Mais, de ces trois, il en est deux qui sont plus généralement exploitées comme sécrétant des produits supérieurs à la fois comme qualité et comme quantité. Ce sont le raphia et l'élaïs, que les indigènes appellent respectivement : mantombé et mansamba.

Le raphia, qui croît toujours dans les marécages, n'a presque pas de tronc, mais par contre ses feuilles atteignent de neuf à quinze mètres ; c'est très gracieux de voir ces énormes feuilles recourbées en arc au-dessus des eaux.

L'élaïs, ou mansamba, pousse dans les terrains secs et élevés au-dessus des eaux, et si son tronc s'élève à quinze mètres et davantage, sa ramure n'a pas l'ampleur du raphia, mais est fine et délicate. Cela n'empêche qu'il produit autant que son frère.

La récolte du vin et les caves aériennes du Congo méritent un petit mot d'explication. Les indigènes se servent de trois outils seulement pour récolter leur vin : un cercle allongé en forme de O, tissé avec les fibres d'un bois très résistant, une hache et une cale-basse. Voici comment ils opèrent : Arrivé près de l'élaïs, notre vendangeur s'entoure la ceinture d'une partie de la liane en forme de cercle allongé, et passe l'autre moitié autour de l'arbre, réunit les deux bouts, puis, montant par soubresauts successifs, il se hausse sur les pieds en les appuyant contre le tronc dénudé, pour faire aussitôt sauter la liane brusquement, par une dépression des reins et un effort des poignets,



UNE CUEILLETTE AU CONGO

jusqu'à la hauteur nécessaire et rétablir ainsi l'équilibre. Certainement le premier venu ne serait pas capable de grimper de la sorte sur un arbre, et préférerait employer une échelle ; mais outre que le nègre n'en connaît guère l'usage, le transport en serait pénible et incommode. Du reste c'est une question d'habitude. C'est également ce mode d'ascension qui est employé pour la cueillette des palmiers.

Une fois arrivé au haut de l'arbre, après l'avoir dépouillé des tiges desséchées et des plantes parasites qui cherchent un refuge dans ses rameaux serrés, le nègre fait une incision entre la jointure de deux feuilles. Voilà pour la hache. Maintenant pour que la coupe, profonde de plusieurs centimètres, ne se referme pas, il y introduit un morceau de bois finement taillé. Il façonne ensuite un entonnoir avec un fragment de feuille de palmier, le pose sur l'ouverture de sa cale-basse qu'il vient d'assujettir sous l'incision et descend. C'est fait. Le vin coulera goutte à goutte dans le récipient et il ne s'agira plus que de le recueillir. Cela se fait quelques heures après ou bien le lendemain.

Très rafraîchissant et agréable à boire, le malafou, lorsqu'on vient de l'extraire du mansamba, a un aspect laiteux et un goût sucré d'amandes. Il entre rapidement en fermentation et bouillonne alors avec une intensité plus au moins grande, suivant qu'il a été plus ou moins exposé aux rayons brûlants du soleil. Il ne se conserve pas longtemps avec son goût sucré, et quelques heures parfois suffisent à le rendre aigre. Pris en quantité modique, il n'est pas à dédaigner pour étancher un peu la soif. Il a même la propriété bienfaisante de purifier le corps : c'est un laxatif. Mais il devient dangereux et nuisible quand on en absorbe trop. Cette boisson, en effet, est excessivement capiteuse par suite de la grande quantité d'alcool qu'elle renferme, surtout au moment de la fermentation. Cela n'empêche pas les nègres d'en boire à satiété chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Ils plaquent alors par terre une jarre immense, s'accroupissent autour et puisent sans discontinuer, jusqu'à ce qu'ils s'endorment enfin, ivres comme ne le fut jamais un portefaix de Belgique.

NÉCROLOGIE

Le 8 août dernier, avaient lieu, à l'église Saint-Charles de Montréal, les funérailles de M. Louis-Joseph-Amable Dostaler, médecin.

C'est au milieu des regrets de toute la population de Saint-Charles, surtout des pauvres, des larmes de sa famille éplorée, des témoignages de sympathie de ses nombreux amis et confrères, que M. Dr Dostaler a quitté l'exil pour la Patrie, le cinq du mois courant.

Le Rév. Père Déry, S. J., officiait assisté de MM. les abbés Plouffe et Robillard, comme diacre et sous-diacre. De nombreux prêtres, des religieuses de plusieurs Ordres, des médecins éminents du pays, avaient tenu à honneur de témoigner par leur présence, et leur estime pour M. Dr Dostaler, et leur sympathie pour sa famille éprouvée.

M. Dr Dostaler naquit à Berthier-ville, le 1er août 1850. Il commença ses études au collège de Montréal ; et les termina au collège l'Assomption. Il suivit les cours de médecine de l'Université-Laval à Québec, et obtint son brevet avec distinction, en 1895.

Le jeune médecin se fixa alors à Maskinongé, où il épousa Mlle Amanda Champagne, fille d'un riche cultivateur de Berthier. Elle mourut en 1890. En 1891, il épousait Mlle Marie-Olympe Bélanger, fille de feu M. André Bélanger, marchand de Saint-Hugues.

Etabli à Saint-Charles de Montréal, la même année, M. Dostaler s'y est acquis la réputation de médecin habile, de citoyen d'une honnêteté et d'une probité reconnues, et surtout d'une charité qui lui a valu le glorieux surnom de père des pauvres.

Il mérite d'être cité comme modèle, à tous les vrais amis de la religion et de l'humanité.

Requiescat in pace.

UN ANCIEN

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—L. S. Gendron, 236, rue Saint-Hubert ; L. Malboeuf, 915, rue Saint-Laurent ; Mlle Emma Drouin, 58A, rue Saint-Louis ; Albert Fortin, 177, rue Wolfe ; A. Pigeon, 83, rue Cherrier ; A. Narbonne, 456, rue Plessis ; Joseph Charpentier, 32, marché Bonsecours ; Zotique Brien, 163, rue DeMontigny ; Mlle Albina Corbin, 161, rue Richardson ; Mlle Agnès Marsan, 177, rue Montcalm ; Elie Chanoux, 1, rue Vercheres.

Quebec.—Mme Arthur Paquet, 188, rue Desfossés, Saint-Roch ; L. H. Noreau, 4, rue St-Augustin ; A. Dion, 36, rue Saint-Pierre, Basse-Ville ; P. J. Falardeau, 117, rue Colomb, Saint-Roch.

Kérouac par Montmartre, Assa.—A. H. de Trémaudan, Manchester, N.-H.—Henry Bailey, 560, rue Main.

Sherbrooke.—Louis Leclerc.

Notre-Dame de Lévis.—Gédéon Boivin.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

C'est lundi, le 29 courant, que le Théâtre Français rouvre ses portes. En ce moment, les ouvriers sont à mettre la dernière main aux décorations de la salle, qui promet de garder, comme aux jours de l'Opéra Français, le titre de "bonbonnière."

Pour la saison 1898-99 le directeur, M. W.-E. Phillips, a formé une troupe d'élite que nous avons hâte de voir à l'œuvre. Comme par le passé, M. Phillips a fait des arrangements avec les principales agences d'artistes aux États-Unis, qui lui enverront leurs meilleurs artistes, musiciens, chanteurs et comédiens en tous genres pour remplir les extractes et donner ainsi un ininterrompu. Les prix d'entrées ne seront pas changés. La saison au Théâtre Français va donc s'ouvrir sous de favorables auspices, ce qui nous permet de croire à une longue suite de représentations et de succès artistiques.

PARC SOHMER

L'administration du Parc Sohmer ne néglige rien pour procurer d'honnêtes divertissements à la foule, qui s'y rend chaque jour. Les journaux nous parlent d'opéras, de musiques, chants, ballet et autres amusements.

Ce radioscope a augmenté le nombre des photographies toujours admirées.

Le jardin Zoologique est continuellement entouré de monde, de petits et grands. Enfin, le parc Sohmer est l'endroit par excellence où l'on s'amuse. Et s'il est populaire c'est qu'il a un excellent programme à donner tous les jours.

L'ART CULINAIRE

Confitures de grosses groseilles.—Faites crever les fruits dans un peu d'eau ; passez-les, mettez livre de sucre pour livre de jus de ces fruits. Même procédé pour la confiture de pommes qu'on pèle avant de mettre dans l'eau et que l'on aromatise avec une essence quelconque.

Plat sucré fait avec des tomates.—Coupez en deux de belles tomates, mettez-les à l'eau froide et retirez les graines. Sortez-les de l'eau froide et plongez-les dans l'eau chaude pour les peler avec soin ; puis remettez-les à l'eau froide pendant quelques minutes. Faites un sirop bien clarifié, avec environ une livre de sucre pour douze grosses tomates, laissez cuire à point, sur un feu doux. Parfumez selon le goût avec de la vanille ou de la cannelle.

GRAVURE-DEVINETTE



Lui.—Tu voulais acheter de ce Juif ; as-tu examiné sa marchandise, qui ne vaut rien ?

Elle.—Appelle-le, et tu jugeras.

Lui.—Ou est-il ?

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

« Quand nous rentrons, je lui fais répéter ses leçons ; et il passe du plaisir à l'étude avec la plus grande facilité.

« J'obtiens tout de lui, quand je lui dis que tu dois le trouver très savant à ton retour.

« Tu comprends, mon ami, que je me garde bien de le fatiguer et que je ne lui demande rien qui soit au-dessus de ses moyens, mais je désire le familiariser tout doucement avec l'idée du travail.

« Quand sa tâche est finie, nous nous mettons à table.

« Il est là, en face de moi, comme un petit homme, gazouillant des mots adorables, qui me plongent dans le ravissement.

« Ah ! si tu étais là, toi aussi ! si tu assistais comme moi à l'écllosion de cette petite âme, si tu voyais chaque jour grandir ton fils, notre félicité serait suprême.

« Si tu l'entendais faire sa prière, à genoux au pied de son petit lit blanc, tu éprouverais la plus exquise émotion qui puisse transporter une créature humaine.

« Quand il a appelé la bénédiction céleste sur tous les siens, il termine en demandant au bon Dieu d'écarter de toi le danger.

« Sa ferveur est si touchante que je ne puis retenir mes pleurs.

« Les prières d'un enfant, les larmes d'une épouse ne sont-elles pas ce qui touche le plus notre Souverain Maître ?

« Quel encens plus pur monterait au Paradis ?

« Je t'en supplie, mon Georges, prends vite une détermination pour que nous soyons promptement réunis.

« Une plus longue existence, dans ces conditions douloureuses, deviendrait insupportable aussi bien pour toi que pour moi.

« Si tu ne peux revenir dans un bref délai, c'est à nous d'aller te rejoindre.

« Bien que je compte sur la Providence, je ne puis bannir mes angoisses ; un pressentiment m'avertit que notre séparation, en se prolongeant, pourrait causer des malheurs imprévus.

« C'est irraisonné, je le sais bien. Je ne chercherai pas à analyser ce que je ressens ; je suis incapable d'expliquer les violentes appréhensions qui m'assaillent à de certaines heures ; mais je les subis et j'en souffre.

« Il me semble que j'ai quelque chose à me reprocher en songeant que tu n'as personne auprès de toi pour seconder tes efforts ou te consoler s'ils doivent rester infructueux.

« Pendant que je vis à Paris, je te vois dans ce pays perdu, dont la terrifiante grandeur m'épouvante, je te vois aux prises avec des difficultés inouïes, qui paraîtraient insurmontables, si ton énergie ne reculait sans cesse les limites du possible.

« Mais ce sont les plus braves qui sont les plus meurtris, dans une pareille bataille.

« C'est à moi de panser tes blessures... »

Hélène répétait à Georges qu'elle avait une confiance inébranlable en son jugement ; c'était avec la plus entière sérénité qu'elle attendait sa réponse.

Elle l'entretenait ensuite des détails qui touchaient à leur fortune, dans le cas où il serait nécessaire de la réaliser promptement.

Puis, Mme de Kerlor parlait de Saint-Hyrieix et de Carmen, tenant Georges au courant des espérances diplomatiques de Firmin, lesquelles étaient toujours aussi vives, sans que pourtant rien ne parût encore devoir les réaliser dans un bref délai.

Après avoir parlé des amis qui s'intéressaient toujours très vivement à l'exilé, elle consacrait un paragraphe spécial à monsieur et à Mme Paul Vernier :

« Notre cousine Mariane, écrivait-elle, nous rend de fréquentes visites.

« Elle parle toujours de toi avec la plus touchante émotion et montre beaucoup d'affection pour notre fils.

« Aussi m'a-t-elle chargée de toutes ses amitiés. »

La jeune comtesse signa.

Puis, elle prit son fils sur ses genoux, lui mit la plume à la main et lui fit tracer tant bien que mal, en dirigeant sa menotte, ces six lettres : « FANFAN ».

Le bébé appuya un peu trop et il en résulta un dernier zigzag qui ressemblait vaguement aux paraphe dont maître Nerville enjolivait jadis ses actes notariés.

LXXIV

« ZÉPHYRINE FOUILLOUX, SUCCESSEUR »

La Limace rentrait : il fit claquer la porte très fort. Zéphyrine, qui l'attendait, fronça les sourcils.

— Combien que tu rapportes ? demanda-t-elle.

— La peau !

— Il t'a refusé ?

— Il m'a dit de repasser... Il s'est moqué de ma fiolle, quoi ! parce qu'il a appris que j'étais rémouleur avant de m'établir ici.

Il s'agissait du notaire de la rue Saint-Maur. M. Beaufumet avait versé plus de cinq mille francs déjà aux époux Rouillard, chargés de la tutelle de Claude Fouilloux.

Le tabellion trouvait que cette somme n'avait pas fait long feu, et, malgré les explications de La Limace, il venait de l'éconduire.

Eusèbe et Zéphyrine, quand ils avaient eu en possession le premier argent de Rose, s'étaient offert des divertissements aussi nombreux que variés.

Pendant plus de quinze jours, le couple s'était vauté dans la plus crapuleuse débauche, et le tenancier du débit de la rue Gide avait vu monter ses recettes d'une façon inespérée.

La femme de Courgibet s'était occupée de Claudinet, quand elle avait eu du temps de reste. Ce pauvre enfant, dont l'oncle et la tante ne se souciaient pas plus que s'il avait rejoint sa mère, dut à la marchande de vins de manger à peu près tous les jours.

La Limace, en se réveillant un beau matin, la tête très lourde, daigna se livrer à quelques réflexions.

Si la vie qu'il menait avec Zéphyrine continuait, l'héritage n'irait pas loin ; aussi, Eusèbe Rouillard, en garçon qui avait la prétention de savoir s'arrêter à temps, combina-t-il un projet, dont l'exécution n'aurait eu rien de particulièrement reprehensible si les époux, par un miracle impossible d'ailleurs, avaient pu changer radicalement leur manière de vivre.

La Limace s'étonna de ne pas avoir eu plus tôt l'idée qui venait de germer dans sa cervelle, quelque peu obscurcie par les copieuses libations de la veille.

Cette veille était un dimanche ; on était allé à la campagne dans l'île Saint-Denis.

Les prés fleuris qu'arrose la Seine et les rives embaumées du Petit-Croult exerçaient toujours une puissante attraction sur l'esprit poétique des époux restés deux amants.

La Limace et Zéphyrine n'éprouvaient pas le besoin de contempler des horizons nouveaux ; ils montraient de la constance en matière de panorama et retournaient volontiers dans les endroits témoins de leurs premiers aveux, de leurs premiers balbutiements d'amour.

Quand Zéphyrine se rappelait ces blancheurs d'aube, elle devenait très sentimentale et encore plus altérée.

Eusèbe, lui aussi, subissait la douce contagion : comme il était un homme, il estimait qu'il devait toujours dépasser les prouesses bachiques de sa faible moitié ; il n'y réussissait pas absolument. Après le repas de midi, on s'était rendu à la butte Pinson, où les ébats chorégraphiques avaient dépassé en échevèlement tout ce que l'imagination pouvait rêver.

L'assistance grouillante, aux remous de houles, — tant il est vrai que les locutions maritimes s'imposent en certaines circonstances — avait fait à Zéphyrine un succès qui eût certainement comblé de joie la muse Terpsichore elle-même.

Nous ne voudrions pas manquer d'équité en insinuant que la clientèle dansante ne se composait que de gigolettes du plus bas étage ou de gentlemen arborant fièrement la casquette à trois ponts ; non ! auprès des « costos » reluisants, on pouvait voir des plâtriers d'Argenteuil, des carriers de Montmorency, des maraîchers de Ville-taneuse et autres très braves gens qui prennent leur plaisir où ils le trouvent.

Tous ces mondes, réunis par le régime qui divise le moins, la danse, avaient acclamé Zéphyrine et La Limace.

La première incomparable dans la chaîne des dames, malgré sa forte corpulence qui ne l'empêchait pas de convoiter les lauriers de La Goulue, n'avait été égalée comme fantaisie inénarrable que par le second, absolument épique dans la périlleuse épreuve du cavalier seul, devant de joyeux drilles, qui, en matière d'ailes de pigeons, croyaient avoir vu tout ce qui s'était fait de mieux jusqu'alors.

Le triomphe de La Limace fut dépourvu de la moindre modestie ; celui de Zéphyrine, en apparence aussi complet, garda pourtant une pointe de mélancolie.

Madame Rouillard, qui avait, décidément, plus de cœur que son

mari, se souvenait d'une autre apothéose à laquelle Mulot participait.

— Où est-il maintenant, ce pauvre Casimir ? demandait Fifi avec un soupir agitant tumultueusement sa gorge, qui n'avait rien d'aride.

La Limace, bon prince, régala ses sujets ; il en résulta pour lui et sa moitié une de ces ivresses mémorables dans les fastes de leurs franchises lippées, si bien fournies pourtant.

Ils ne parvenaient pas à se rappeler comment ils avaient pu aller de la butte Pinson jusqu'à Levallois, où ils s'étaient retrouvés chez Courgibet, au petit jour.

Nous avons dit que La Limace, saturé par cette nuit d'orgie, avait éprouvé le besoin de varier ses exercices, grâce à une combinaison dont il attendait les plus heureux effets.

Laissant ronfler Zéphyrine, il se rendit rue des Trois-Couronnes. Il avait été bien inspiré ; l'écrétaire "à louer" se balançait encore aux fenêtres du petit appartement que Rose Fouilloux avait occupé.

L'idée d'Eusèbe se corsait ; elle consistait tout simplement à reprendre la suite des affaires de la défunte.

Sur la plaque portant le nom de Rose, on ajouterait : "Zéphyrine Fouilloux, successeur".

Il valait mieux garder ce nom de demoiselle, bien que celui de Rouillard ne fût pas dépourvu d'élégance ; puisqu'il s'agissait avant tout de rattraper la clientèle de la tireuse de cartes.

Zéphyrine travaillerait dans la cartomancie, sans pour cela abandonner sa carrière de somnambule extra-lucide ; on pourrait ainsi réaliser des recettes doubles.

Eusèbe s'entretint avec la concierge, qui ne souleva aucune objection en principe ; toutefois, le propriétaire exigerait peut-être un terme d'avance.

La Limace eut un geste magnifique, signifiant que ces questions secondaires ne l'embarrassaient nullement ; il donna un denier à Dieu et demanda qu'on lui préparât sur-le-champ un acte de location en bonne et due forme.

De la rue des Trois-Couronnes à la rue Saint-Maur, il n'y avait qu'un pas.

Eusèbe se rendit chez maître Beaufumet, le notaire, et lui expliqua la situation.

Le notaire consentit à verser les fonds nécessaires, estimant que l'opération commerciale profiterait au mineur Claude Fouilloux.

La Limace et Zéphyrine quittèrent donc la rue Gide, où ils laissèrent leur entresort et Troppman aux bons soins de Courgibet, et ils vinrent s'installer rue des Trois-Couronnes.

Ils ramenaient leur neveu avec eux.

Quand Claudinet se retrouva dans sa chambrette, il eut un grand serrement de cœur.

Sa pauvre maman n'était plus là pour le border dans son petit lit et pour le calmer jusqu'au moment où il s'endormait.

Puisqu'il était orphelin, il aurait voulu ne jamais revenir rue des Trois-Couronnes et passer sa vie aux Enfants-Assistés, auprès de sa sœur Simplice, dont il rêvait toutes les nuits.

Le pauvre petit n'avait pas été molesté, à Levallois ; son existence y était à peu près ignorée de ses tuteurs légaux, puisque la femme de Courgibet était seule à s'en occuper ; à peine rentré au domicile, autrefois maternel, il commença à être rudoyé.

Et pourtant, le cher enfant n'avait jamais été plus doux et plus tranquille ; mais quand le couple était ivre, Claudinet, bien qu'il cherchât à se tenir craintivement à l'écart, était régulièrement brutalisé par son oncle ou par sa tante, quand tous deux ne s'y mettaient pas à la fois.

Zéphyrine, en véritable harpie, trouvait toujours un prétexte pour maltraiter son neveu ; La Limace n'en cherchait pas ; il cognait parce que l'alcool déchaînait sa fureur.

— Ce sale gosse-là ! clamait Zéphyrine, nous coûte les yeux de la tête. . . . Il n'a pas un cheveu qui ne nous revienne à plus de cent francs. . . . demande un peu à quoi c'est bon, cette graine-là !

La Limace ne se donnait pas la peine de faire de discours ; mais son regard sinistre avait encore plus de signification que les diatribes de sa moitié.

Claudinet, terrifié, esquivaient les coups autant que possible et allait se réfugier dans un coin.

Eusèbe et Zéphyrine finissaient par se battre tous les deux ; cela créait une diversion au profit du petit martyr, qui se couchait en claquant des dents.

Il fermait tout de suite les yeux et feignait de dormir ; mais il récitait en lui-même la prière que sa sœur Simplice lui avait apprise autrefois.

Peu à peu, son effarement diminuait, bien que la scène conjugale, dans la pièce voisine, se prolongeât souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Dans l'obscurité, l'enfant se dressait sur son séant, parce qu'il avait peur, en toussant, de ramener l'attention sur lui.

Depuis quelques jours, il s'était senti des picotements à la gorge

et à la poitrine.

Il lui semblait que l'irritation était plus grande, quand il était allongé dans son lit.

De guerre lasse, le couple finissait par n'avoir plus la force de continuer les hostilités.

Dans les ténèbres, on entendait retentir leurs dernières grossièretés, qui tournaient bientôt à l'état de hoquets incompréhensibles ; quelques coups sourds étaient encore assésés de part et d'autre, puis c'était le silence.

Zéphyrine et La Limace se mettaient à ronfler.

Claudinet poussait un soupir de délivrance, et s'endormait épuisé ; jusqu'au lendemain matin, il n'avait rien à redouter.

Mais l'enfant ne s'endormait pas aussi vite qu'il l'aurait désiré ; sa petite imagination travaillait, activée par la fièvre lente qui recommençait à le miner.

Le fils de Rose Fouilloux s'assoupissait, puis il se réveillait en sursaut, croyant voir la chambre éclairée. . . .

Sa mère et François Champagne se penchaient vers lui et l'embrassaient doucement pour ne pas troubler son repos.

Cette vision lui semblait délicieuse.



Son congé terminé, il s'était embauché chez un serrurier. — Page 270, col. 1

Il se demandait si ce n'était tout le reste qui était un songe affreux.

Il tendait ses petits bras pour retenir la fugitive vision. . . .

Alors, il lui semblait qu'il n'était plus dans son lit.

Il se retrouvait dans sa chaise, à table, entre les deux êtres qui le chérissaient tant.

Mais bientôt, la tristesse lui revenait : si le pompier était là, pourquoi Claudinet apercevait-il, au-dessus de la cheminée, cette croix d'honneur sur laquelle ses yeux se portaient toujours ?

Hélas ! il était bien petit, mais il se souvenait de la douleur de sa mère ; François Champagne était mort.

Le pompier que Claudinet distinguait, au moment où le sommeil revenait, c'était Poulot, l'ami Etienne, qui apportait des joujoux et qui faisait de bonnes parties avec son jeune camarade.

Soudain, l'enfant frissonnait encore ; le sentiment de la réalité le ressaisissait ; ses consolantes illusions s'envolaient brusquement ; il craignait que son oncle ou sa tante ne se relevassent et vissent le battre, au milieu des ténèbres.

Son père et sa mère n'étaient plus ; personne ne viendrait le défendre.

Il retenait sa respiration et se renfonçait sous sa couverture.

Le sommeil réparateur arrivait enfin. . . .

Claudinet pouvait rêver au paradis, jusqu'au moment où la voix

épillée de La Limace expectorait les jurons que le misérable crachait régulièrement au réveil.

Le petit retrouvait toutes ses angoisses en pensant aux mortelles heures qui allaient s'écouler.

— Ah ! murmurait-il, le cœur serré et les yeux gonflés de larmes, si au moins Etienne venait !

Claudinet ne pouvait pas savoir que Poulot n'avait aucun droit de s'immiscer dans le ménage Rouillard.

Etienne, d'ailleurs, croyait toujours que le fils de François et de Rose était aux Enfants-Assistés.

Avant de quitter le service militaire, il s'était renseigné auprès de son lieutenant, qui lui avait expliqué que les enfants dont l'Assistance publique se chargeait partaient en province et qu'on n'entendait plus parler d'eux.

Etienne n'avait pas voulu rengager. Son congé terminé, il s'était embauché à Charonne, chez un serrurier où il avait repris son état.

Etienne Poulot ne se serait jamais douté que le logis de Rose était occupé par Zéphyrine et Eusèbe et qu'ils avaient repris Claudinet.

— Je ne reverrai peut-être plus jamais Etienne, se disait l'enfant découragé.

Il s'habillait et venait, en cherchant à ne plus trembler, dire bonjour à ses tuteurs.

— Bonjour, mon oncle ! balbutiait Claudinet.

— Bonjour ! vilain lardon ! répondait La Limace, quand il était à jeun et qu'il voulait faire preuve de la jovialité dont il se glorifiait.

— Bonjour, ma tante !

— Le diable t'emporte ! grognait Zéphyrine avec un mouvement brusque.

Le petit garçon frissonnait et se répétait que sa pauvre maman, bien qu'elle s'enivrât aussi, ne le rabrouait jamais de cette façon désolante.

Zéphyrine l'envoyait faire des commissions ; il s'en acquittait intelligemment.

La matinée s'écoulait parfois assez paisiblement ; puis La Limace et sa femme recommençaient à boire . . .

Claudinet, tout pâle, regardait désespérément la porte, comme si un sauveur devait surgir.

Que faisait donc l'ange gardien dont la bonne religieuse l'avait si souvent entretenu ?

Où étaient donc son pauvre papa et sa pauvre maman, pour qu'il les invoquât en vain ?

Qu'avait-il donc fait au bon Dieu pour être abandonné aussi cruellement ?

Il cherchait dans sa mémoire d'innocent quel péché il avait bien pu commettre, le cher mignon !

Il ne trouvait rien. Alors, malgré sa tristesse, il ne voulait plus se désespérer.

Sœur Simplice était incapable de ne pas lui avoir dit la vérité.

Un jour, il finirait par être heureux, puisqu'il ne cesserait pas d'être bien sage.

Quand le titre de vente avait été retrouvé dans le veston de Claudinet, ce jour de Noël, au milieu des péripéties que nous avons racontées, les formalités ordinaires s'étaient accomplies.

L'Assistance publique avait récupéré ses avances. L'administration de l'enregistrement et des domaines avait touché ses droits.

La Limace, nommé tuteur légal, puisqu'il était le mari de la sœur de la défunte et qu'il jouissait encore de ses droits civils, s'était vu adjoindre un subrogé-tuteur.

Maître Beaufumet avait nommé un de ses clercs, M. Pascal.

Il allait compter avec ce subro-tuteur, bien qu'il ne défendit l'argent de Claudinet que par habitude professionnelle.

Pascal et son patron avaient à s'occuper d'affaires autrement absorbantes.

Cependant, quand le notaire et son clerc virent que des sommes importantes avaient été confiées à Eusèbe Rouillard, sous le prétexte que celui-ci reprenait l'établissement de la défunte, ils se dirent qu'ils avaient manqué de vigilance.

Mais La Limace ne se lassait pas ; il passait des heures entières à l'étude de la rue Saint-Maur, effarouchant par son débraillé et ses propos plus que lestes, les clients ordinaires, le notaire, malgré son désir de rester correct, aurait voulu être débarrassé de cet individu ; il ne pouvait le faire qu'en lui signifiant qu'il ne lui donnerait plus un sou, jusqu'à nouvel ordre.

La Limace avait donc été éconduit par le notaire et son clerc, une heure auparavant.

— Enfin, ce n'est pas tout ça, s'écria Eusèbe, il s'agit de becqueter.

— Avec quoi ?

La Limace eut une grimace d'effarement.

Un appétit fatigué

est aussi mauvais qu'une tête fatiguée ou des membres fatigués. Il vient un temps où vous ne savez réellement pas ce que vous voulez. C'est alors que vous avez vraiment besoin d'une tasse de

BOVRIL

pour vous donner le soutien nécessaire au système épuisé sans trop charger l'estomac et sans nuire aux organes digestifs en les forçant. BOVRIL fait pour le système ce que rien ne pourra faire. Il rend la vigueur, maintient la santé et empêche les maladies. Il est utile aux jeunes et aux vieux, aux faibles et aux forts.

Cie BOVRIL, Limitée,

30 rue Farringdon, LONDRES (Angleterre.)

25 et 27 rue St-Pierre,

MONTREAL (Canada).

— Ne fais pas de chiqué avec les choses sérieuses, répliqua-t-il . . . Il est l'heure de boulotter.

S'adressant à Claudinet :

— Toi, momignard, mets le couvert . . . Ça devrait déjà y être.

— Voyons ! fit Mme Rouillard, il s'agit de s'entendre . . . Apportes-tu de la braise ?

— Non !

— Eh bien ! mon vieux Eusèbe, il faudra se serrer d'un cran.

La Limace ne crut pas encore que Zéphyrine parlait sérieusement.

Il répliqua :

— Pour toi, c'est probable . . . Tu es assez ronde pour t'offrir ce genre d'exercice . . . Mais moi, au bout de deux crans, il n'en resterait plus . . . Ah ! malheur ! il y a des gens qui prétendent que tu es ma moitié ! Tu en ferais dix comme moi.

Claudinet avait apporté les assiettes et les verres.

La Limace et Zéphyrine se regardèrent, se berçant une dernière fois de la douce illusion de croire qu'ils n'étaient pas sur le radeau de la Méduse.

Brusquement, l'affreuse réalité leur apparut, et la même fureur les gagna.

Les injures les plus ordurières furent échangées, les yeux étincellèrent de rage, les mains se levèrent.

— Quand on prend une femme, glapit la somnambule, qui prétendait quand même mettre le bon droit de son côté, c'est pour la nourrir.

— Ça serait le monde renversé ! protesta La Limace, qui ne pouvait que professer les théories spéciales à son milieu.

— Ah ! là là ! ricana Zéphyrine, tu m'as prise en traine que la tienne pour manger de ce pain-là.

— J'en veux pourtant, du pain et du fricot, vilain museau !

— Est-ce ma faute si tu as tout bu ?

— Mince de toupet ! Il restait encore du pognon ce matin, tu as été le porter au mastroquet.

— T'en as menti.

— Gueuse.

— Espèce de sale . . .

Mme Rouillard n'eut pas le temps d'achever ; le mari venait de faire entrer la discussion dans une phase nouvelle en assénant à sa femme un coup de poing au milieu du visage.

— Canaille ! hurla Zéphyrine, tu m'as prise en traitre.

— C'est pas fini ! vociféra Eusèbe en imitant un chanteur de café-concert . . . Puisque tu veux me faire danser devant le buffet, c'est toi qui vas la recevoir, la danse.

— Tiens ! ramasse ! riposta la somnambule, qui avait saisi une assiette et la lançait à toute volée dans la direction de son époux.

La Limace s'était rapidement baissé.

Le coup porta néanmoins, mais ce fut un visiteur entrant à l'improviste, qui le reçut en pleine poitrine.

A suivre

CE QUE CELA COUTE

Une bouteille de *Baume Rhumal* de 25c contient seize doses, et avec deux ou trois doses, on peut souvent éviter les plus grandes complications dans les cas de rhume.

CHOSSES ET AUTRES

—L'Espagne est plus petite que le Texas d'environ 75,000 milles carrés.

—La succession du prince de Bismarck est estimée à \$7,000,000.

—L'an dernier, 7,000,000 de jeux de cartes furent mis sur le marché.

—53,000 pèlerins ont visité le sanctuaire de Ste Anne de Beupré durant le mois de juillet.

—Lorsque la guerre s'est déclarée, l'armée américaine comptait 27,532 hommes; actuellement elle a 278,500 hommes sous le drapeau.

—Le plus distrait de tous les professeurs est celui qui, cognant sa pipe pour en faire tomber les cendres, s'écrie: Entrez!

—Payez régulièrement vos comptes, ce qui facilitera à votre créancier la pénible tâche de payer les siens; car il faut s'entraider — en affaires.

—Sur 73,000 âmes, population de Jérusalem, les Juifs comptent pour 55,000. Il y a trente ans, ils n'étaient que 9,000.

—On signale une soixantaine de conversions au catholicisme, dans ces derniers temps, dans les diverses parties de l'Union américaine, notamment dans les Etats de New-York, Ohio, Missouri, Iowa, Alabama et Texas.

—Les étoffes, les rubans, le velours, tout est aux petits pois. Il y en a de gros comme un dix cents, d'autres gros comme une tête d'épingle. Les failles et les soies fortes sont également à pois et d'un effet fort joli.

—Les cent ruches d'abeilles de William McEvoy, fermier du comté de Wentworth, Ontario, lui ont donné sept tonnes et demie de miel depuis le mois de juin de la présente année. Ce miel s'est vendu huit cents la livre.

—Le vert sous toutes ses nuances sera encore la couleur à la mode l'hiver prochain. On remarque dans les échantillons de fort belles soieries où le vert se mélange d'une façon heureuse au noir et au brun.

Nous recommandons la maison C. J. Grenier, 1610 et 2310 rue Sainte-Catherine à Montréal. Nos aimables lectrices trouveront, en ce magasin, des corsets très bien faits, des meilleures marques, et de prix accessibles. Cette maison est renommée par l'élégance de ses corsets, leur durée; On peut aussi les faire faire sur mesure.

—Le Code pénal japonais contient pour certains délits les peines les plus extraordinaires. En voici une entre autres: Toute femme qui a atteint un certain âge dans le célibat est inscrite sur un registre spéciale, si elle le demande, et on condamne au mariage les Japonais qui ont commis un délit, choisissant, pour les plus coupables, les plus acariâtres des inscrites. Il paraît que cette peine est très redoutée des célibataires japonais.

—Avez-vous lu déjà le *Passe-Temps*? Jolie publication éditée à Montréal, c'est le plus ancien journal de musique de notre Canada-Français. Les parents soucieux de procurer de saines distractions à leurs enfants, devraient s'abonner à cette publication donnant seize pages par mois des morceaux choisis de belle et bonne musique. L'abonnement n'en est que de \$1.50 par an; éditeur, M. J. E. Bélair, 58, rue St-Gabriel, Montréal.

ILS LE SAVENT BIEN

Le remède le plus efficace dans les affections de la gorge et des poumons est certainement le *Baume Rhumal*, ceux qui en ont fait usage le savent bien.

—Dans un admirable discours, fait à la distribution des prix de l'école Albert-le-Grand, à Paris, le père Didon s'est élevé vigoureusement contre la force brutale qui n'est que l'instrument de l'égoïsme naturel.

—Celle-là, dit-il, il faut la maudire et la briser. Son règne, du reste est compté; ses héros anathématisés sont, tôt ou tard, frappés par la justice vengeresse. Le Dieu de la justice est avec le droit des vaincus contre le pouvoir inique des violents victorieux, et il suffit d'attendre patiemment pour assister au triomphe du droit un instant humilié.

IL EST PRECIEUX

Le *Baume Rhumal* coûte peu, il est bon et facile à prendre pour les enfants comme pour les grandes personnes, et il guérit rapidement le rhume, la grippe, la bronchite, la coqueluche.

NOUVELLES A LA MAIN

Le professeur.—Il y a une différence entre *aimer* et *adorer*. Voyons qui aime-t-on et qui adore-t-on? Pouvez-vous me citer des exemples?

L'élève.—Oui, monsieur: j'aime mes parents, mais j'adore la tarte aux pommes.

Un jour, on porta à l'hôpital Lariboisière un homme qui avait eu un accident. Sa femme l'accompagnait.

L'un des docteurs prononça sa sentence:

—Il est mort!

Mais l'homme soulevait la tête:

—Non, pas encore, dit-il.

Sur quoi sa femme lui adressa cette remontrance:

—Tiens-toi tranquille, Clément. Le docteur doit le savoir mieux que toi.

A la pêche:

—Voyons! dit la femme à son mari qui saute dans une barque, prends garde! l'eau est profonde, il y a des tourbillons!

—Je te dis qu'il n'y a pas de danger!

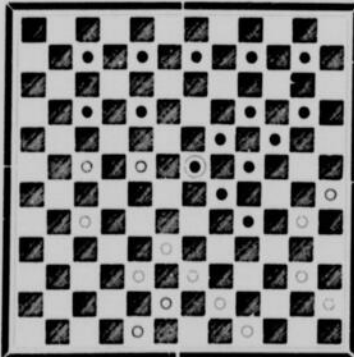
—Eh bien soit! mais donne-moi toujours ton portefeuille, ta montre et ta chaîne!

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 222

Composé par M. P.-A. Lamarre, Montréal

Noirs—15 pièces



Blancs—14 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME No 221

Blancs		Noirs	
24	17	35	11
18	12	6	17
30	24	17	30
42	36	30	39
40	34	66	69
34	43	gagnent	

Mme Félix Vaillancourt

Souffrait depuis plusieurs années de Graves Maladies occasionnées par le Retour de l'Age

Elle abandonne les médecins et tous les remèdes pour prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, qui l'ont guérie en peu de temps

Elle recommande à toutes les femmes malades de ne plus souffrir mais de se guérir en prenant les Pilules Rouges du Dr Coderre. Le seul remède pour les Femmes malades



MME FÉLIX VAILLANCOURT

La période la plus critique dans la vie d'une femme est celle de la menstruation, ou ce qu'on appelle généralement le retour de l'âge. Les symptômes qui l'accompagnent sont des attaques d'évanouissement, étourdissements, mal de tête, débilite générale, épaulement, sentiment de mélancolie, hystérie, douleurs dans les reins et tous les membres. Le changement varie pour le mieux ou pour le pire. Si les femmes ont la précaution de fortifier leur système de manière à éviter les ravages des symptômes qui accompagnent le changement, ce sera pour le mieux. Pour cela il n'existe pas de remèdes qui égalent les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles purifient le sang en agissant sur le système sexuel, diminuant la sévérité de cette période critique, et finalement laissent à la malade la jouissance d'une santé robuste. Toutes les femmes appréhendant de la période critique devraient faire usage des Pilules Rouges du Dr Coderre. Ecoutez ce que dit Mme Vaillancourt: "Depuis cinq ans, j'ai constamment souffert de plusieurs maladies occasionnées par le retour de l'âge. J'avais toujours mal à la tête, à l'estomac, aux reins. J'étais d'une faiblesse extrême et ressentais des douleurs partout, j'avais aussi de fréquents étourdissements qui me rendaient presque aveugle. Je n'avais pas d'appétit et pas la force de rien faire, pas même de sortir. Une amie me voyant si malade me suggéra de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'en fis l'essai, et elles m'ont complètement guérie. Je mange bien, je travaille avec courage, et fin je suis heureuse, car je ne souffre plus. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à plusieurs dames et je les recommanderai encore, car je trouve que c'est un remède impayable." MME FÉLIX VAILLANCOURT, 475 rue Wolfe, Montréal.

Femmes qui souffrez demandez, exigez, insistez toujours pour avoir les Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes pâles et faibles, vous aurez alors celles qui guérissent toujours. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont un remède sûr et certain pour le mal de tête, le mal de la nuque, de côté, elles font désenfler les mains, les jambes et les pieds, douleurs dans le bas-ventre, douleurs des malades menstruelles, irrégularités, leucorrhée, l'hystérie, douleurs dans l'estomac, toutes les maladies du changement d'âge, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les

oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes et courageuses, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil. Rien de contagieux dans les Pilules Rouges du Dr Coderre, elles peuvent être prises par la femme la plus délicate, elles sont surtout recommandées aux femmes enceintes, elles donnent des forces à la mère, et aident à la formation de l'enfant. Nous n'inventons rien, ce que nous vous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes c'est pourquoi elles guérissent toutes les femmes.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour les maladies de femmes. Envoyez-lui une description complète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez nous pour un blanc de traitement. Le médecin vous répondra confidentiellement et absolument pour rien. Il vous donnera de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Ne retardez pas. Ecrivez de suite. Adressez comme suit: L'ÉTABLISSEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTRÉAL. En garde contre les pilules qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations; refusez-les. Elles vous feront plus de tort que de bien. Ces imitations vendues à bon marché contiennent presque toujours de la morphine, de la strychnine et de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre dure plus longtemps qu'aucune autre et de remède en liquide que vous payez une piastre. Nous envoyons les Pilules Rouges du Dr Coderre au Canada et aux Etats-Unis; pas de douane à payer. Faites enregistrer toutes vos lettres contenant de l'argent. Donnez votre adresse bien complète enfin d'éviter tout retard. Adressez: CHEMIE FRANCO-AMÉRICAINNE, Boîte 2306 MONTREAL.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilite nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarqués et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner, avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
ET LA **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: D' CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en stock.

R. G. - P. D. - D. A.
FERRISS, Etc., Etc.

C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Prés Mansfield.
1613 Ste-Catherine, 2^e pte de la rue St-Hubert.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français contenant à toute la famille, 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un specimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.50; trois mois \$1.20; un numéro, 30c.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guerison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port. Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean. Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint-Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1175 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

U. PERREAULT

RELIEUR

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Commerçants

Brochure intéressante

M. Raoul Renault prépare, à l'occasion des fêtes de Champlain et de l'exposition de Québec, une jolie brochure souvenir d'environ 150 pages, grand format. Cette brochure contiendra des études sur Champlain, sa vie et ses œuvres et sur d'autres sujets historiques par MM. Benjamin suite, N. E. Dionne, J. Est. Roy, Ernest Gagnon, J. B. Caouette et plusieurs autres. Ces études seront illustrées de gravures inédites. Le tirage est limité à 6000 exemplaires. Donnez vos commandes d'avance si vous désirez vous en procurer. Prix 10 cts, par la poste 12 cts.

Prix spéciaux pour les dépôts de journaux et pour les libraires. Un nombre restreint d'annonces seront prises. Adressez vos commandes à Raoul Renault, Québec.

L'APRÈS-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL BELL 7283 MONTREAL
- MARCHAND 843 P. Q.

Trente ans de succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
des COLIQUES et NAUSEES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
CAPSULES
L. KIRN
à l'Extrait éthérifié
de FOUGÈRE Mâle Pure
sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie MAUCOU,
24, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

32919



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal

CHAPEAUX D'ETE

En paille et en feutre; tout nouveaux, marchandises d'été, prix excessivement bas pendant la saison des chaleurs.

CHEMISES D'ETE

Nous venons de recevoir un nouveau lot de chemises négligées et empressées de toutes les dimensions. Nous les vendons au prix qui vous conviendra. Vous vous sentirez au frais en en portant une.

CRAVATES D'ETE

Belles cravates blanches et couleurs de fantaisie. Elles doivent partir rapidement.

GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT: Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs" pour savoir comment obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION, Experts.** Bureaux: Edifice New York 1176, Montréal. (et Atlantic Bldg., Washington, D. C.)

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

MONFORT HOTEL

SITUE A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les *Sportmen* y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.



LE SEUL

Journal illustré des dames qui publie environ 600 gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro cat.

LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris.

Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendra qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et la plus légère marche entre tous.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, sédatives, reconstituantes 2 fr.
Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ANTOINE DECARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

64,598

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire
DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Laflèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel,
Administrateur.